

LES CHEVAUX DE FEU



MYKHAILO KOTSIUBYNSKY

OMBRES DES ANCETRES
OUBLIÉS
« LES CHEVAUX DE FEU »

Traduit de l'ukrainien par
J.-C. MARCADÉ

suivie de
SUR LE ROCHER

Traduit de l'ukrainien par
Ivan HNATIUK

Préface de
Mme Marie SCHERRER



Editions P. I. U. F.
Paris 1970

Traduit sous la direction de Mme SCHERRER

Illustrations : H. V. YAKOUTOVYCH

Mykhaïlo Kotsioubynsky

1864-1913

C'est en 1910 que Mykhaïlo Kotsioubynsky fit la découverte d'un monde inconnu de lui, celui des Hout-souls, montagnards ukrainiens habitant les Carpates Ukrainiennes Orientales.

Cette découverte nous a valu une de ses nouvelles les plus réussies et les plus originales, intitulée par l'auteur Ombres des ancêtres oubliés ; un demi-siècle plus tard elle inspira au célèbre cinéaste Serge Paradjanov un film remarquable, présenté à l'étranger sous un titre plus commercial, Les chevaux de feu.

En 1912, lors de la parution de cette nouvelle, la réputation de M. Kotsioubynsky, chef de file des écrivains ukrainiens, n'était plus à faire non seulement parmi ses compatriotes et dans les milieux littéraires russes, mais également à l'étranger où certaines de ses œuvres avaient été traduites en allemand, suédois, italien, polonais, hongrois...

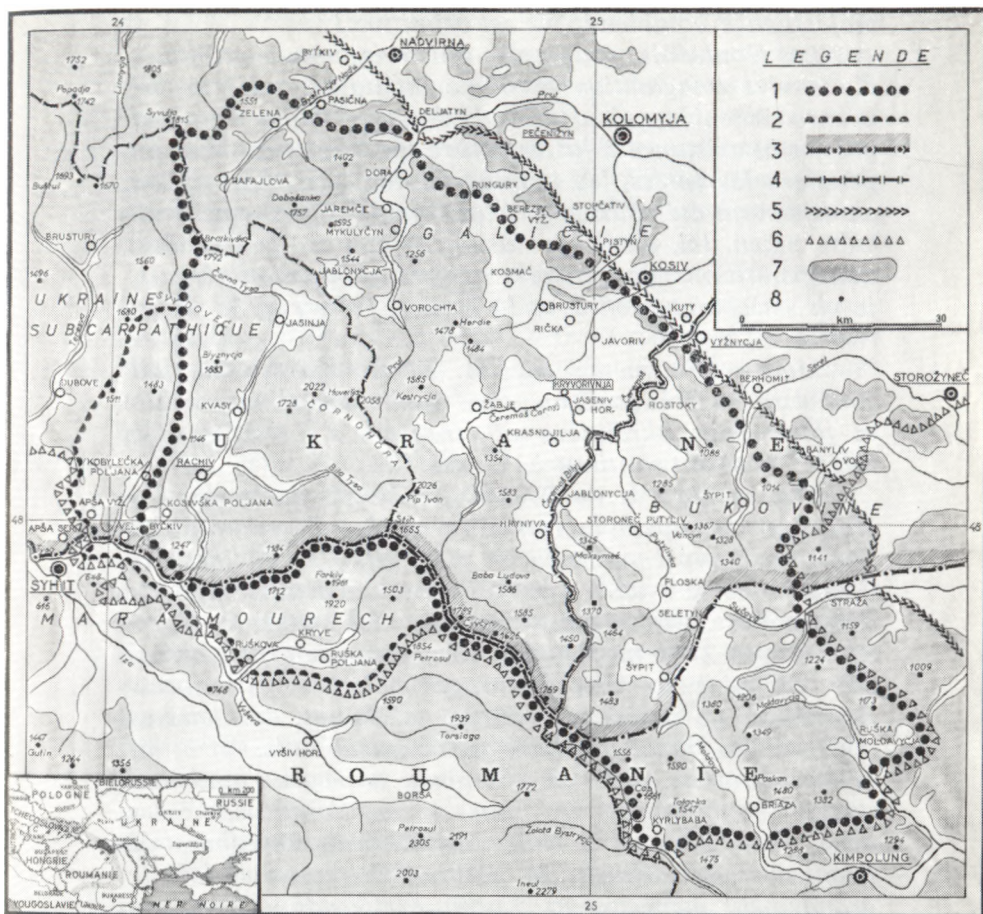
Les débuts littéraires de M. Kotsioubynsky se situent dans les années quatre-vingt, au moment où le problème agraire, crucial en Russie, était d'une actualité brûlante. La solution préconisée par les partis de gauche était le

bouleversement général entraînant l'abolition du tsarisme et l'instauration d'un régime socialiste. Engagé très jeune dans l'action politique clandestine, le romancier aspirait d'autant plus ardemment à la révolution qu'elle garantissait un ordre social plus juste et devait permettre l'épanouissement culturel de l'Ukraine, systématiquement freiné sous l'ancien régime.

Aussi son œuvre entière porte l'empreinte de l'idéologie humanitaire et révolutionnaire. Mais il serait erroné de ne voir dans les écrits de M. Kotsioubynsky que des exposés doctrinaux, on y trouve surtout la marque propre de son génie : lyrisme chaleureux et tendre, sens psychologique aigu, l'art de camper des personnages vivants, amour de la nature qu'il a évoqué en véritable poète en brossant des paysages vibrant à l'unisson de l'action, le tout rendu en une prose rythmée, harmonieuse, ciselée avec soin.

Esprit curieux, en quête d'impressions exotiques, M. Kotsioubynsky a eu également le mérite d'élargir les cadres de la littérature ukrainienne en y introduisant des ethnies différentes ; il a su évoquer la vie des paysans moldaves dans la nouvelle Pour le bien commun, le monde fermé et traditionnaliste des Tatars de Crimée dans les contes Sur le rocher, Les chaînes de Satan, l'existence précaire et insouciance des Tziganes dans son roman Au prix fort, celle des pêcheurs italiens de l'île de Capri dans son esquisse L'île et enfin l'univers enchanteur des Houtsouls.

Dans la lettre du 29 juillet 1911 adressée à son grand ami Maxime Gorki, M. Kotsioubynsky fait part de son enthousiasme pour les montagnards ukrainiens et leur pays : « Je passe mon temps à faire des randonnées dans les montagnes, sur des chevaux houtsouls légers et gracieux comme des ballerines. J'ai visité des endroits sauvages, difficilement accessibles, allant jusqu'aux pâturages où les Houtsouls semi-nomades passent l'été avec



PAYS DES HOUTSOULS

1 — Limites du territoire des Houtsouls ; 2 — Zone transitoire ;
 3 — Frontières de la République Socialiste d'Ukraine ;
 4 — Limites des provinces ; 5 — Limites des Carpates ;
 6 — Limite ethnographique ukraino-roumaine ; 7 — Territoires non habités ; 8 — Sommets des montagnes.

leurs troupeaux. Si vous saviez comme la nature est majestueuse, combien la vie est primitive !

Les Houtsouls, peuple des plus originaux, sont doués d'une vive imagination et d'une mentalité qui leur est propre. Païen jusqu'au tréfonds de son âme, le Houtsoul passe son existence à lutter contre les esprits du Mal qui peuplent les forêts, les montagnes, les eaux. La religion chrétienne a été utilisée par lui comme un ornement du culte païen. Ici, quelle profusion de contes, de légendes, de superstitions, de symboles ! Je recueille des matériaux, je vis en communion avec la nature, j'observe, je m'ins-truis ».

Mais avant même que M. Kotsioubynsky ait fait connaître les Houtsouls au grand public, des ethnographes et folkloristes ukrainiens et étrangers s'y étaient déjà intéressés et ont continué à l'étudier (1).

Peu nombreux, de 200.000 à 250.000 habitants, les Houtsouls occupent le territoire situé à l'extrémité des Carpates, comprenant environ 6.000 km². Les chaînes des Carpates portent ici les noms de Beskyd Houtsoul et de Tchernohora (Montagne Noire) avec des sommets dépassant de peu 2.000 m, sommets dénudés aux formes arrondies confinant aux vastes pâturages (polonyny); des forêts de pins et de sapins, de hêtres, de chênes, de charmes couvrent les flancs des montagnes qui aboutissent à des vallées étroites, encaissées, tombant à pic, au fond desquelles bouillonnent des cours d'eau tumultueux : les deux Tissa, Blanche et Noire, affluents du Danube et le Prout avec son affluent, le célèbre Tchérémoche, dont le grondement menaçant et continu sert de fond sonore à la nouvelle de M. Kotsioubynsky.

(1) R. F. KAINDL : Die Huzulen, Vienne, 1894;
B. ШУХЕВИЧ : Гуцулщина, I-V, Львів, 1899-1908;
P. BOGATYREV : Actes magiques, rites et croyances en Russie Subcarpathique, Paris, 1929;
S. VINCENZ : Na wysokiej poloninie, Varsovie, 1936.

Les principales industries de la population, au début du siècle, étaient l'exploitation forestière et l'élevage.

Disséminés dans les montagnes, fort éloignés les uns des autres, les Houtsouls habitaient des fermes isolées (grajda) construites en bois. Vivant en économie fermée ils construisaient leurs maisons et leurs églises, remarquables par leur architecture ; ils fabriquaient leurs vêtements, leurs chaussures, les ustensiles à usage domestique.

« La technique, héritage d'une longue tradition, est arrivée à un point de perfection extrême... Malgré leur destination utilitaire les objets offrent toujours un caractère artistique : motifs décoratifs, ingéniosité, tout concours à faire des artisans ruthènes (1) de véritables artistes (2). »

Les vêtements ajustés et courts sont adaptés à la nécessité de se déplacer à cheval sur des pistes étroites, les routes carrossables étant pratiquement inexistantes à l'époque. Ils se composent de chemises blanches en lin ou chanvre, ornées de broderies à dessins géométriques où prédominent les couleurs rouge et noir, rehaussées de fils d'or et d'argent ; des gilets, des vestes de peau de mouton retournée, richement brodées font partie du costume des hommes et des femmes lesquelles entourent leur taille de jupes-tabliers fendues sur les côtés ; les pantalons rouges ou noirs des hommes sont retenus à la taille par de larges ceintures à plusieurs boucles avec des applications métalliques.

Bûcherons et chasseurs, les hommes se séparent rarement de leur hache (bartka) qui parfois leur sert à des règlements de compte sanglants.

Les fêtes religieuses et familiales, mariages, enterre-

(1) Nom donné aux Ukrainiens de Galicie sous l'Autriche-Hongrie et qui tend à disparaître.

(2) Jean Mousset « Villes de la Russie Subcarpatique », 1919-1938, Paris, 1938, pp. 100-101.

ments, celles marquant les changements des saisons et des travaux donnent lieu à de grands rassemblements ; montés sur leurs petits chevaux agiles et robustes, hommes, femmes et enfants arrivent de leurs « grajda » lointaines défilant en longs rubans multicolores le long des sentiers.

Fêtes et réjouissances qui se déroulaient selon des rites et coutumes bien établis où les éléments chrétiens et païens, offices religieux et pratiques de sorcellerie, étaient intimement liées et s'accompagnaient de danses, jeux et chants consacrés par la tradition ou improvisés, les chants en particulier, avec un à-propos, une malice, un humour étonnants.

M. Kotsioubynsky a su rendre avec bonheur les mœurs étranges de ce peuple primitif et raffiné, vivant en étroite communion avec la nature et les bêtes, il a su analyser son caractère, mélange de violence et de tendresse, de rêveries et d'insouciance. L'auteur nous fait entrer d'emblée dans un univers où les « ombres des ancêtres oubliés » vivent d'une vie intense où les forces de la nature, incarnations des esprits du Bien et du Mal, forment un monde parallèle d'une densité et d'une richesse qui les rapprochent des dieux de l'antiquité.

Marie SCHERRER.

Ombres des ancêtres oubliés



Ivan était le dix-neuvième enfant de la famille hout-soule des Palitchouk. Annitchka était le vingtième et le dernier.

Etait-ce le bruit perpétuel du Tchérémoche (1) ou les plaintes des torrents montagnards qui pénétraient dans la khata (2) isolée au sommet de la montagne dénudée, était-ce la tristesse des forêts noires de sapins qui effrayait l'enfant, on ne sait. Toujours est-il qu'Ivan pleurait continuellement, criait la nuit, avait du mal à grandir et posait sur sa mère un regard profond et avisé comme celui d'un vieil homme ; celle-ci, pleine d'inquiétude, détournait de lui son regard. Plus d'une fois elle pensa même avec effroi que cet enfant n'était pas le sien. Elle n'avait pas « pris garde » (3) lors des couches, elle n'avait pas

(1) Affluent du Prout (382 km) entre la Galicie et la Bukovine.

(2) La khata est le nom donné en Ukraine et en Biélorussie à l'habitation des paysans, qui en Russie s'appelle « izba ». Mais alors que l'izba est exclusivement en bois, la khata ukrainienne est en terre et est peinte à la chaux. Les khatas houtsoules, étant donné l'importance des forêts dans cette région, sont en bois.

(3) Selon les croyances houtsoules, une femme enceinte ne doit pas regarder des personnes ayant des défauts physiques, sinon son enfant héritera de ces défauts. Après avoir mis au monde un enfant, l'accoucheuse (baba), fait boire à la mère de l'eau bénite, en asperge la khata « afin que la diablesse n'échange

chassé avec la fumée le mauvais esprit de la khata, elle n'avait pas allumé de cierge et la diablesse maligne avait réussi à échanger son enfant contre une de ses créatures infernales.

Ivan se développait lentement, mais tout de même il grandissait et l'on ne s'était même pas aperçu qu'il était temps de lui confectionner une paire de culottes. C'était un enfant étrange. Il regardait devant lui, voyait une sorte de lointain que les autres ignoraient ou bien criait sans raison. Il lui arrivait même de perdre sa culotte et de rester ainsi debout au milieu de la chaumière, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, en poussant des cris perçants.

Alors sa mère retirait la pipe qu'elle fumait et lui criait furieuse, en le menaçant d'une taloche :

— Gare à toi ! Suppôt du diable ! (4) Si tu pouvais disparaître et te fracasser dans le lac !...

Alors il disparaissait.

Il se roulait dans les foin verts, petit et blanc comme une aigrette de pissenlit, pénétrait sans peur dans la sombre forêt où les sapins agitaient les branches au-dessus de sa tête, comme un ours ses pattes.

De là il regardait les montagnes, les sommets lointains et proches qui bleuisaient sur le ciel, les forêts noires avec leurs effluves bleus, la verte clarté des sapins qui tels des miroirs étincelaient dans l'encadrement des

pas l'enfant ». Cette diablesse est la femme de Judas (du diable). Ensuite la baba allume une bougie et encense l'enfant afin que la diablesse n'approche pas. Elle chante :

*Je vais allumer la chandelle,
Aller au haut du poêle,
Pour prendre l'encens
En répandre la fumée tout autour.*

(4) La mère pense que la diablesse a mis à la place de son enfant une de ses créatures. Quand un enfant se mettait à parler ou à marcher tard, quand il était simple d'esprit, muet, aveugle ou affligé de quelque tare, les Houtsouls pensaient qu'il s'agissait d'un « échangé » (obminynyk).

arbres. Au-dessus de lui, dans la vallée, bouillonnaient les eaux froides du Tchéromoche. Sur de lointaines collines des hameaux isolés sommeillaient au soleil. Tout était si calme et si triste, les noirs sapins déversaient leur éternelle tristesse dans le Tchéromoche et lui il l'emportait à travers la vallée et en parlait.

— Iva !... Ho-o ! — criait-on de la khata, mais il n'entendait pas, il cueillait des framboises, faisait éclater des feuilles, se fabriquait un sifflet ou soufflait dans un brin d'herbe, s'efforçant d'imiter la voix des oiseaux et tous les cris qu'il entendait dans la forêt. A peine visible dans l'herbe verte de la forêt, il cueillait des fleurs avec lesquelles il faisait une guirlande pour son chapeau de paille ; puis, fatigué, il s'étendait quelque part dans le foin qui séchait sur des sapins mort et les torrents montagnards l'endormaient de leurs chants, puis le réveillaient de leurs tintements.

Quand Ivan eut sept ans, il se mit à considérer le monde d'une autre manière. Il avait déjà beaucoup de connaissances. Il savait trouver les simples : l'euphorbe, le mille-feuille, la dent-de-lion ; il comprenait ce que voulait dire le cri de l'épervier et savait d'où venait le coucou ; quand il racontait tout cela chez lui, sa mère lui jetait un regard incertain : peut-être était-ce LUI, l'esprit du Mal, qui lui soufflait ces choses ? Il savait que sur le monde règne une force impure, qu'Aridnik (5) (le Malin) règle toute chose ; que les forêts sont pleines de sylvains qui y font paître leurs troupeaux de cerfs, de lièvres et de biches ; que là rôde le joyeux Tchouhaï-

(5) Aridnyk est l'un des noms de Satan chez les Houtsouls. Ils l'appellent aussi « Judas », « Tryiouda » (Triple Judas), « Hérode » ou « Bida » (Le Malheur). Tchouhaïstyr est une sorte de dieu Pan houtsouls ; les ondines (niaouka ou maouka) sont les âmes des enfants non-baptisés : par devant, elles ressemblent à des femmes, mais par derrière on ne voit que leurs entrailles. Elles errent en faisant : « maou ! maou ! ».

styr qui invite le premier venu à danser et met en pièces les ondines ; que dans la forêt vit la voix de la cognée. Plus haut, le long des sommets lointains, sauvages et arides, les ondines mènent leurs danses continuelles et dans les rochers se tapit le chtcheznik, l'Invisible. Ivan aurait pu raconter comment les ondines par une belle journée sortent de l'eau sur les berges pour chanter, inventer des fables et des prières au sujet des noyés qui sèchent après le coucher du soleil leur corps blême sur les pierres de la rivière. Toutes sortes d'esprits mauvais emplissent les rochers, les forêts, les précipices, les khata et les enclos et ils guettent les chrétiens ou les bêtes pour leur faire du mal.

Plus d'une fois il se réveilla la nuit au milieu d'un silence hostile ; il tremblait, rempli de frayeur.

L'univers était pour lui comme un conte, plein de prodiges, mystérieux, curieux et effrayant.

Il avait déjà des obligations : on l'envoyait garder les vaches. Il menait dans la forêt sa Jaunette et sa Bleuette et quand elles se perdaient dans l'onde des herbes et des jeunes sapins et que de là elles répondaient à son appel, comme du fond de l'eau, en faisant résonner mélancoliquement leurs sonnailles, il s'asseyait quelque part sur le flanc de la montagne, sortait son chalumeau et jouait des mélodies primitives qu'il avait apprises des anciens. Et pourtant cette musique ne le satisfaisait pas. Il rejetait avec dépit son chalumeau et écoutait d'autres mélodies qui étaient vivantes en lui, encore vagues et insaisissables.

La rumeur sourde de la rivière montait de la vallée vers Ivan et submergeait les montagnes et en lui coulait de temps en temps le son liquide d'un clocher. Par les branches d'un sapin il apercevait les montagnes affligées, saturées de la tristesse émanant des ombres des nuages qui effaçaient complètement le pâle sourire des champs de foin. A chaque instant les montagnes changeaient

d'humeur : lorsque la prairie riait, la forêt se rembrunissait. Et de même qu'il était difficile de fixer son regard sur ce visage mouvant des montagnes, de même il était difficile pour l'enfant de comprendre la mélodie capricieuse de la chanson qui s'enroulait, battait de ses ailes à son oreille, sans se laisser capter.

Une fois il abandonna ses vaches et il grimpa jusqu'au sommet. Il monta le long d'un sentier à peine visible, au milieu d'une épaisse végétation de fougères pâles, de ronces à mûres et de framboisiers. Sautant lestement de pierre en pierre, il passait sur des arbres couchés, se frayant un chemin à travers les branches des buissons. A sa suite montait de la vallée le bruit continu de la rivière, les montagnes devenaient plus hautes et déjà se dressait à l'extrémité du ciel le fantôme bleuâtre de la Montagne Noire. Ici de longues herbes penchées couvraient les bords de la forêt, les sonnailles des vaches se faisaient entendre comme de lointains soupirs, de plus en plus souvent surgissait d'énormes rochers qui plus loin, au sommet même, formaient un chaos de roches brisées, striées de lichens, étouffées dans les racines des sapins comme dans une étreinte de vipères. Sous les pieds d'Ivan chaque pierre était recouverte par de la mousse rougeâtre, épaisse, moelleuse, soyeuse. Chaude et douce, elle cachait sous elle l'eau d'été dorée par le soleil des pluies, épousait et étreignait mollement son pied, comme un oreiller de duvet. La verdure touffue des buissons couverts de myrtilles et d'airelles, enfonçait ses racines au profond de la mousse et déversait sur elle la rosée de ses baies rouges et bleues.

C'est là qu'Ivan s'assit pour se reposer.

Au-dessus de lui le tendre bruissement des aiguilles de sapins se mêlait au bruit de la rivière, le soleil inondait d'or la profonde vallée, verdissait les herbes ; quelque part s'élevait la fumée bleue d'un feu ; derrière le village d'Ihrits descendait le grondement velouté de l'orage.

Ivan était assis et écoutait, ayant complètement oublié qu'il devait garder ses vaches.

Et soudain, dans ce silence sonore, il entendit la douce musique qui avait hanté son oreille depuis si longtemps et de manière si insaisissable, jusqu'à le torturer ! Immobile et figé, le cou tendu, il saisit avec une attention joyeuse la mélodie merveilleuse de ce chant. Ce n'est pas ainsi que jouaient les hommes, du moins il ne l'avait jamais entendu. Mais qui jouait ? Alentour tout était vide ; il n'y avait que la forêt solitaire et on ne voyait personne. Ivan se tourna du côté des rochers et demeura saisi. Là-haut, sur une pierre, « IL » était assis, « L'Invisible » ; il tordait sa barbe pointue, inclinait ses petites cornes et, les yeux fermés, il soufflait dans une longue flûte. « Je n'ai plus mes chèvres... Je n'ai plus mes chèvres... » se lamentait la flûte. Et voilà que les cornes se relevaient, les joues s'enflaient et les yeux s'ouvraient. « J'ai mes chèvres... J'ai mes chèvres... » — se mirent à sauter joyeusement les sons ; Ivan aperçut alors avec effroi des boucs à travers les branches qui agitaient leur tête barbue.

Il voulait s'enfuir, mais il ne pouvait pas. Il était assis, cloué sur place, criait muettement d'épouvante glacée et quand enfin sa voix perça, « L'Invisible » tourbillonna et s'évanouit d'un coup dans le rocher et les boucs retournèrent dans les racines des arbres secoués par le vent. Affolé, éperdu, Ivan courut vers le bas, arrachant sur son passage les étreintes traîtresses des ronces à mûrons, brisant les branches sèches, dévalant sur la mousse glissante et sentant avec effroi que quelque chose le poursuivait. Finalement il tomba. Combien il resta ainsi, il ne put jamais se le rappeler.

Quand il revint à lui et revit les lieux qui lui étaient familiers, il se calma un peu. Pendant un moment il prêta l'oreille avec étonnement. Il lui semblait que le chant résonnait maintenant en lui. Il prit son chalumeau. Au

début il ne put rien en tirer, la mélodie lui échappait. Il se mit à jouer, en essayant de faire appel à sa mémoire ; il saisissait quelques notes et quand enfin il eut trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps, ce qui ne lui avait laissé aucun repos, un chant étrange, jamais entendu encore, se répandit dans la forêt ; la joie pénétra dans son cœur, inonda le soleil des montagnes, la forêt et les herbes, bouillonna dans les torrents, donna des ailes à Ivan qui rejeta son chalumeau dans l'herbe, mit ses mains sur ses hanches et se lança dans une danse. Il agitait ses jambes, se dressait avec légèreté sur la pointe des pieds, frappait de ses talons nus la terre, les faisait claquer, virevoltait et s'accroupissait. « J'ai mes chèvres... J'ai mes chèvres... » — entendait-il chanter en lui. Sur la tache ensoleillée de la clairière qui s'insinuait dans le morne royaume des sapins courait un jeune garçon tout blanc qui, tel un papillon, voletait de tige en tige et les deux vaches, la Jaunette et la Bleuette, montraient leur tête entre les branches, le regardaient avec bienveillance tout en ruminant et faisaient tinter leurs sonnailles, rythmant de temps en temps sa danse.

C'est ainsi qu'il avait trouvé dans la forêt ce qu'il avait cherché.

Chez lui, dans sa famille, Ivan avait été souvent le témoin de disputes et de malheurs. Il se rappelait qu'à deux reprises déjà la longue trompette, la trembita (6), avait sonné autour de leur maison, annonçant aux montagnes et aux vallées la mort : la première fois, lorsqu'un arbre avait écrasé son frère Olexa dans la forêt et la seconde fois, lorsque son frère bien-aimé Vasył, un beau

(6) Long instrument de musique pouvant aller jusqu'à trois mètres, fait de deux parties creuses de sapin réunies par de l'écorce de bouleau. Les modulations sont données par les plis de la bouche et la force de l'air expiré. En général le son de la trembita annonce qu'un malheur est arrivé. C'est la trembita qui est l'instrument des enterrements.

gars joyeux, périt lors d'une bagarre, sous les coups de hache d'une famille ennemie. Il s'agissait là d'une ancienne inimitié entre leur famille et la famille de Houteniouk. Bien que tous dans la famille brûlassent de haine et de hargne contre cette famille maudite, personne ne pouvait dire avec précision à Ivan l'origine de cette hostilité. Lui aussi il désirait avec ardeur se venger et il saisissait la hache de son père, encore trop lourde pour lui et était prêt à se jeter dans la lutte.

Dire qu'Ivan était le dix-neuvième enfant et Annit-chka le vingtième ne correspondait pas à la réalité car leur famille n'était pas très grande : les parents et leurs cinq enfants. Les quinze autres enfants reposaient dans le cimetière près de la petite église.

Ils étaient tous pieux, aimaient aller à l'église et surtout à la fête patronale. Là on pouvait revoir la parenté éloignée qui s'était établie dans les villages environnants et alors se présentait toujours une occasion pour faire payer aux Houteniouk la mort de Vasyl et ce sang qui avait si souvent coulé dans la famille des Paliytchouk.

On sortait les vêtements les plus beaux, les pantalons en toile rouge neufs, les vestes ornées, les larges ceintures, les sacs en cuir, richement ornés de clous, les jupes-tabliers, brodés de fils dorés et argentés, les fichus pourpres de soie et même la cape somptueuse, blanche comme neige, que la mère portait avec précaution au bout d'un bâton posé sur son épaule. Ivan avait aussi reçu un chapeau neuf et une longue besace qui frappait ses jambes.

On sellait les chevaux et le somptueux cortège s'en allait par les sentiers enserrés des vertes montagnes, formant une guirlande de coquelicots rouge le long des chemins.

Sur les montagnes, dans les vallées et sur les sommets s'avançaient les Houtsouls dans leur atours. Le regain vert des prairies s'épanouissait tout d'un coup,



le flot multicolore se déroulait le long du Tchérémoche et quelque part, tout en haut, sur le capuchon noir des forêts de sapins, étincelait de tous ses feux au soleil du matin le toit rouge d'un parapluie houtsoule.

Bientôt Ivan assista à la rencontre des familles ennemies. Elles revenaient déjà de la fête patronale, le père était quelque peu gris. Soudain sur la route étroite, entre un rocher et le Tchérémoche se produisit une bousculade. Les charrettes, les cavaliers et les piétons, hommes et femmes, s'arrêtèrent, formant un groupe compact. Dans le vacarme furieux qui se déchaîna brusquement comme un tourbillon, on ne sait pourquoi, brillèrent les haches de fer qui bondissaient devant les visages. Les Houteniouk et les Paliytchouk se jetèrent dans la lutte comme du silex et de l'acier et avant qu'Ivan ait eu le temps de saisir de quoi il s'agissait, son père avait brandi sa hache et en avait asséné un coup avec le manche sur le front de quelqu'un ; le sang jaillit, inonda le visage, la chemise et la veste somptueuse. Les femmes poussèrent des cris perçants, se précipitèrent pour séparer les hommes, mais déjà un homme dont le visage était aussi rouge que ses pantalons, frappa son ennemi sur la tête avec sa hache et le père d'Ivan chancela comme un sapin abattu. Ivan se lança dans la bagarre. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Quelque chose le poussait. Mais les adultes lui écrasaient les pieds et il ne pouvait se faufiler à l'endroit où l'on se battait. Encore tout enfiévré, enflammé de haine, il sauta d'un seul bond sur une petite fille qui tremblait de peur près d'une charrette. Aha ! C'était sûrement une fille des Houteniouk ! Et, sans réfléchir davantage, il la frappa au visage. La petite fille se contracta, pressa sur sa poitrine sa chemise et se mit à courir. Ivan la rattrapa près de la rivière, empoigna son corsage et le déchira. Les rubans neufs tombèrent par terre et la fillette se précipita pour les défendre. Mais lui les arracha et les jeta dans l'eau. Alors

la fillette, toute courbée, leva sur lui un regard profond de ses yeux d'un noir mat et dit tranquillement :

— Cela ne fait rien... J'en ai d'autres encore plus beaux.

On aurait dit qu'elle le consolait.

Tout étonné de la douceur de sa voix, le garçon se taisait.

— Ma mère m'a acheté une nouvelle robe et des chaussures de cuir, des pantalons brodés... et...

Lui ne savait toujours pas quoi dire.

— Je me chausse comme il faut et je vais être une jeune fille...

Il se mit alors à l'envier.

— Et moi, je sais déjà jouer du chalumeau.

— Notre Fedir s'est fabriqué, lui aussi, une si jolie flûte... et quand il se met à en jouer...

Ivan se renfroigna.

— J'ai déjà vu l'Invisible.

Elle le regarda, incrédule.

— Et pourquoi donc te bats-tu ?

— Et toi, pourquoi tu restais près du chariot ?

Elle réfléchit un peu, ne sachant que répondre et commença à chercher quelque chose dans son corsage.

Elle en sortit enfin un long sucre d'orge.

— Tiens !

Elle en mangea la moitié et lui tendit l'autre moitié d'un geste digne et confiant.

— Tiens !

Il hésita, mais prit le sucre d'orge.

Maintenant ils étaient assis l'un à côté de l'autre, ayant oublié les cris du combat et le bruit irrité de la rivière ; elle lui raconta qu'elle s'appelait Maritchka, qu'elle gardait déjà les moutons, qu'une certaine Martsynovka, une femme borgne, leur avait volé de la farine ; elle lui fit aussi d'autres récits qui les intéressaient tous les deux, leur étaient familiers et compréhensibles. Le

regard de ses yeux noirs plongeait doucement dans le cœur d'Ivan...

Pour la troisième fois la trembita avait retenti pour annoncer la mort dans la khata solitaire au sommet de la haute montagne : le lendemain de la rixe mourut le vieux Paliytchouk.

Advinrent des temps pénibles pour la famille d'Ivan après la mort du maître. Le désordre s'installa, les biens s'en allaient, les prairies se vendaient les unes après les autres et le bétail disparaissait comme les neiges printanières sur les montagnes.

Mais la mort de son père n'était pas restée vivante dans sa mémoire aussi longtemps que sa rencontre avec la petite fille qu'il avait offensée sans raison et qui lui avait tendu la moitié de son sucre d'orge d'un geste confiant. Une nouvelle onde de tristesse se mêla à sa tristesse ancienne et immotivée. Elle le poussait sans qu'il s'en rende compte vers les montagnes, le portait de sommets en sommets voisins, de forêts en forêts et de vallées en vallées, là où il pouvait rencontrer Maritchka. Il finit par la rencontrer : elle faisait paître ses moutons.

Maritchka l'accueillit comme si elle l'avait attendu depuis longtemps : il allait garder avec elle les moutons. Et oui ! Que la Jaunette et la Bleuette fassent sonner à l'envie leurs sonnailles et meuglent dans la forêt, lui, il gardera ses moutons.

Il fallait voir comment les deux enfants gardaient le troupeau !

Les agneaux blancs d'un an se pressaient dans la fraîcheur des sapins et regardaient de leurs yeux niais les deux enfants se rouler dans la mousse, faire résonner dans le silence leur rire juvénile. Fatigués, ils grimpaient sur un rocher blanc et de là fixaient avec effroi le précipice d'où, droit vers le ciel, s'élevait le fantôme noir de la montagne exhalant un halo bleu qui ne voulait pas fondre au soleil. Dans une crevasse entre les mon-



tagnes roulait dans la vallée un torrent qui secouait sur les rochers sa barbe grise. Il faisait si chaud, l'endroit était si désert et si effrayant dans ce silence d'éternité sur lequel veillait la forêt que les enfants entendaient leur propre respiration. Mais l'oreille cherchait à saisir obstinément et amplifiait démesurément chaque bruit qui vit dans la forêt et il leur semblait par moments qu'ils entendaient une sorte de marche mystérieuse, les coups sourds d'une hache, l'essoufflement d'une poitrine fatiguée.

— Tu entends, Iva ? chuchotait Maritchka.

— Comment donc ! Bien sûr que j'entends.

Tous les deux ils savaient que la hache invisible erre dans la forêt, abat les arbres et essouffle les poitrines fatiguées.

La frayeur les chassait dans la vallée où le torrent coulait plus tranquillement. Ils se faisaient un lit dans le torrent, creusaient un trou profond et, s'étant déshabillés, ils barbotaient comme deux petits animaux des forêts sans connaître la honte. Le soleil reposait sur leurs cheveux clairs et tapait sur leurs yeux, tandis que l'eau glacée saisissait leur corps. Maritchka eut froid la première et se mit à courir.

— Arrête, — lui criait Ivan — d'où es-tu ?

— De Ya-vo-riv, — disait en claquant des dents Maritchka, bleue de froid.

— Quelle est ta famille ?

— Les Koval.

— Salut, fille des Koval ! — Ivan la pinça et se mit à la poursuivre jusqu'à ce que, épuisés, mais réchauffés, ils ne tombent sur l'herbe.

Sur la nappe tranquille du ruisseau au-dessus duquel brillait d'une lumière solaire les renoncules et où l'aconit formait une tache bleue avec sa rangée de petits souliers, les grenouilles coassaient plaintivement.

Ivan se pencha au-dessus du courant et interrogea une grenouille :

— Commère, commère, qu'as-tu fait cuire ?

— Betterave-rave-rave !... Betterave-rave-rave ! Betterave-rave-rave... — coassait Maritchka...

— Betterave-rave !... Betterave-rave ! Betterave-rave-rave ! — vociféraient les deux enfants les yeux fermés et les grenouilles, tout étonnées, se taisaient.

Ils gardaient si bien leurs moutons que plus d'une fois ils en perdirent. Quand ils devinrent plus grands leurs jeux furent autres.

A présent Ivan était un gars svelte et fort comme un jeune sapin, il passait du beurre sur ses cheveux, portait une large ceinture de cuir et un magnifique chapeau. Maritchka aussi portait des nattes tressées, ce qui signifiait qu'elle était bonne à marier. Ils ne gardaient plus leurs agneaux ensemble et ne se rencontraient que pour les fêtes ou le dimanche. Ils se rejoignaient près de l'église ou quelque part dans la forêt, afin que leurs parents ne sachent pas que les enfants des deux familles ennemies s'aimaient. Maritchka avait plaisir à l'entendre jouer de la flûte. Plongé dans ses pensées, les yeux fixés quelque part au-delà des montagnes, comme s'il voyait quelque chose que les autres n'apercevaient pas, il portait à ses lèvres pleines son chalumeau sculpté et un chant étrange, que personne encore n'avait joué, tombait doucement sur le regain vert des prairies où les sapins envoyaient leurs ombres agréables. Quand les premiers sons retentissaient, un froid glacial pénétrait jusqu'aux os, comme si les neiges recouvraient les montagnes mortes.

Et voici que se lève déjà derrière les monts le dieu Soleil qui pose sa tête sur la terre. Les neiges fondent, les eaux se réveillent et la terre se met à résonner du chant des torrents. Le soleil s'émiette en une poussière de fleurs, les ondines vont d'un pas léger le long des pâturages et sous leurs pieds verdoie la jeune herbe. Les sapins exhalent des effluves verts, les herbes ont

éclaté d'un rire vert, dans tout l'univers il n'y a que deux couleurs : verte pour la terre et bleue pour le ciel... A travers la vallée le Tchérémoche fonce, emportant le sang vert, inquiet et bruyant des montagnes...

La trembita !... Tourou-raï-ra... Tourou-raï-ra...

Le cœur des bergers bondit, les brebis se mettent à bêler sentant leur pâture... La laiche bruit sur l'alpage froid et des clôtures formées d'arbres abattus, de sa tanière, se dresse sur ses pattes un ours ; il essaie sa voix et regarde déjà sa proie d'un œil endormi.

Les pluies printanières s'abattent, les sommets des montagnes répercutent le tonnerre et l'Esprit du Mal souffle le froid depuis la Montagne Noire... et voilà que tout à coup apparaît le soleil — vrai visage divin et alors les faux résonnent et mettent l'herbe en javelles. De mont en mont, de torrent en torrent, vole la kolomyika (7), si légère, si transparente que l'on se sent des ailes à l'entendre...

Une blanche brebis
Accourt de l'alpage —
Je t'aime ma douce amie,
Et j'aime ton ramage...

Les aiguilles des sapins bruissent doucement, les forêts chuchotent les songes froids de leur nuit d'été, les sonnailles des vaches pleurent et les montagnes font tomber sans cesse leur tristesse dans les torrents.

Avec fracas et un gémissement un arbre abattu vole dans la vallée et les montagnes en écho soupirent et à

(7) C'est un type de mélodie chantée en Ukraine Carpatique. Son nom vient de la ville de Kolomyia sur le Prout. La kolomyika comporte en général un quatrain (plus rarement un distique ou un sixain) en vers de quatorze syllabes avec une césure après le quatrième ou le huitième pied. Elle prend comme sujets les faits de la vie quotidienne, l'actualité. Chez les Houtsouls la kolomyika était également une danse.

nouveau pleure la trembita. A présent elle annonce la mort... Quelqu'un s'est endormi du sommeil éternel après une dure vie de labeur. Près de Mentchyl un coucou a chanté... c'est donc que désormais quelqu'un a cessé de vivre...

Maritchka répondait au jeu de la flûte, comme la palombe au ramier, — par des chants. Elle en connaissait d'innombrables. Elle n'aurait su dire d'où ils lui venaient. Il lui semblait qu'ils s'étaient balancés en même temps qu'elle dans le berceau, qu'ils avaient barboté dans l'eau avec elle, étaient nés dans sa poitrine, comme naissent les fleurs dans les prairies,, comme poussent les sapins dans les montagnes. Quel que soit l'endroit où l'œil se fixe, quoi qu'il arrive, qu'une brebis ait disparu, qu'un garçon soit amoureux, qu'une fille ait trahi, qu'une vache tombe malade, qu'un sapin bruisse, — tout devenait chanson, chanson légère et simple, comme ces montagnes dans leur vie ancienne et originelle.

Maritchka savait elle-même composer des chants. Assise par terre à côté d'Ivan, elle étreignait ses genoux et doucement elle se balançait en cadence. Ses mollets ronds, brûlés par le soleil et nus des genoux jusqu'aux chaussettes rouges, paraissaient noirs sous le pan de sa chemise et ses lèvres pleines esquissaient un mouvement gracieux, quand elle commençait à chanter :

Il a chanté pour moi le petit coucou gris,
Par le village un chant nouveau a retenti...

Le chant de Maritchka annonçait l'événement bien connu de tous, encore tout récent : comment Paraska avait ensorcelé Andriy, comment il se mourait à cause de cela et conseillait à tous de ne pas aimer les femmes des autres. Ou bien elle chantait le chagrin d'une mère dont le fils avait péri dans la forêt, écrasé sous un arbre.

Ses chants étaient tristes, simples et unis à vous déchirer l'âme. Elle les terminait habituellement ainsi :

Il a chanté pour moi le coucou près du torrent.
Qui donc a fait ce chant ? — Maritchka, celle d'Ivan.

Elle appartenait depuis longtemps déjà à Ivan, depuis l'âge de treize ans. Qu'y avait-il d'étonnant à cela ? En gardant les brebis elle avait souvent vu les boucs s'accoupler aux chèvres ou les moutons aux brebis — tout était si simple, si naturel depuis que le monde est monde, qu'aucune pensée impure n'avait souillé son cœur. Il est vrai que les chèvres et les brebis deviennent pleines, mais la sorcière vient en aide aux hommes. Maritchka ne craignait rien. Derrière sa ceinture, sur son corps nu, elle portait une gousse d'ail sur laquelle la sorcière avait chuchoté ses incantations et rien à présent ne pouvait lui nuire. En pensant à cela, Maritchka souriait malicieusement en son for intérieur et entourait le cou d'Ivan de ses bras.

— Ivanko chéri ! Resterons-nous toujours ensemble ?

— A la grâce de Dieu, ma douce.

— Oh non ! Nos parents ont dans leur cœur une grande haine. Il ne nous sera pas donné d'être heureux.

Alors ses yeux s'assombrissaient et il enfonceait sa hache dans la terre.

— Je n'ai pas besoin de leur accord. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, mais tu seras à moi.

— Oh, mon bien-aimé ! Que dis-tu là...

— Ce que tu entends, mon âme.

Et comme pour contrarier ses parents, il faisait tellement virevolter la jeune fille en dansant que ses souliers se défaisaient.

Pourtant tout ne s'arrangeait pas comme l'avait pensé Ivan. Sa ferme allait à la ruine, il n'y avait plus de

travail pour tous et il lui fallut se louer comme domestique.

La tristesse rongait Ivan.

— Je dois partir pour l'alpage, Maritchka, — lui dit-il en s'affligeant d'avance.

— Que veux-tu, Ivan, vas-y — répliquait, soumise, Maritchka. Telle est notre destinée...

Et elle fleurissait leur séparation de chansons. Elle regrettait que leurs rencontres dans la forêt tranquille s'interrompissent pour longtemps. Elle entourait le cou d'Ivan de ses bras et appuyant contre son visage sa tête blonde, elle lui chantait doucement à l'oreille :

Pense à moi, mon bien-aimé,
Deux fois par jour,
Et moi, je penserai à toi
En une heure sept fois.

— Penserai-tu à moi ?

— Oui, Maritchka, je penserai à toi.

— Ce n'est rien ! — le consolait-elle — Tu vas garder, mon pauvre ami les moutons et moi je ferai le foin. Je monterai sur une meule et je regarderai les montagnes, l'alpage, et toi tu m'appelleras aux sons de ta trembita... Peut-être entendrai-je. Quand les ténèbres recouvriront les montagnes, je m'assiérai et pleurerai parce que je ne pourrai voir où se trouve mon bien-aimé. Mais quand dans la nuit claire le ciel s'étoilera, je regarderai quelle est l'étoile au-dessus des alpages qui voit Ivanko... Je cesserai alors de chanter...

— Pourquoi ? Chante, Maritchka, ne perds pas ta gaieté, je reviendrai vite.

Mais elle secouait la tête avec tristesse.

O, chants qui me sont chers,
Que ferai-je de vous ?

Chansons, vais-je vous semer
Sur les montagnes, —

lui répliquait doucement Maritchka.

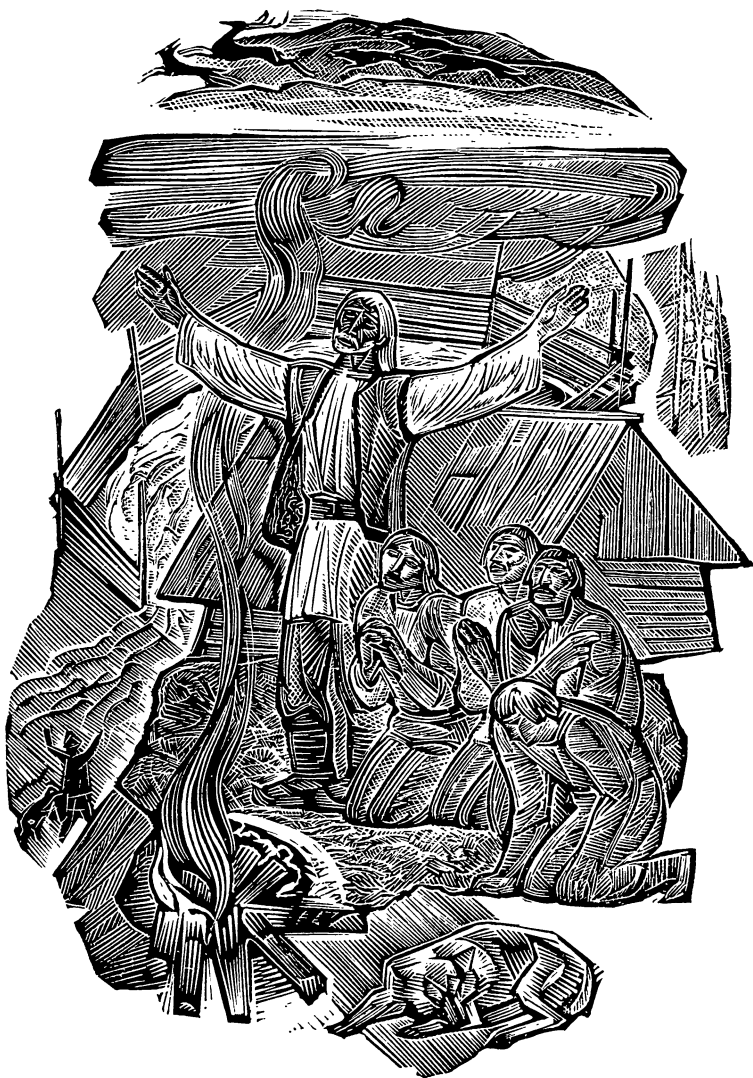
Chansons, vous allez
Sur les montagnes résonner,
Et moi, pauvrette, je vais
Ici pleurer.

Maritchka soupira et ajouta encore plus tristement :

Quant le bonheur viendra,
Je vous rassemblerai,
Quand l'adversité viendra,
Je vous abandonnerai...

— Pour moi aussi il en est ainsi... Peut-être les abandonnerai-je...

Ivan écoutait la voix fluette de la jeune fille et pensait que depuis longtemps déjà elle avait parsemé les montagnes de ses chansons, que les forêts, les champs à foin, les monts et les alpages les chantaient, les torrents les faisaient tinter et que le soleil les répercutait... Mais viendra l'heure où il retournera vers elle et où à nouveau elle rassemblera ses chants pour célébrer à leurs sons leurs noces...



Par un chaud matin de printemps Ivan partit pour l'alpage.

Les forêts exhalaient encore leur souffle froid, les eaux des montagnes bruissaient sur les grosses pierres et le sentier montait joyeusement entre les haies à claire-voie. Bien qu'il lui fût pénible de quitter Maritchka, le soleil et la liberté verte et bruissante qui soutenait de ses sommets le ciel, lui donnaient de l'entrain. Il sautait prestement d'une pierre à l'autre, semblable à un torrent de montagne, et saluait les personnes rencontrées, rien que pour entendre sa propre voix.

— Gloire à Jésus !...

— Pour l'éternité.

Sur les hauteurs éloignées reposaient les villages houtsoules, silencieux et solitaires, auxquels les effluves des sapins donnaient une couleur cerise, les toits pointus des fenils odorants et, dans la vallée, le sinueux et grisonnant Tchérémoche étincelait en colère et sous les rochers brillait d'un feu vert et menaçant. Ivan passait de torrent en torrent, longeait les forêts sombres où par moments une vache faisait tinter ses sonnailles ou bien un écureuil faisait tomber sous un sapin des restes de pommes de pin et Ivan montait toujours plus haut. Le soleil commençait à brûler et la route pierreuse blessait ses pieds. A présent on rencontrait des fermes plus rarement. Le Tchérémoche s'étirait dans la vallée comme un fil d'argent et son bruit ne parvenait pas jusqu'ici. Les forêts laissèrent la place aux champs à foin de la montagne, moelleux et abondants. Ivan errait au milieu d'eux comme sur des lacs de fleurs ; parfois il se penchait pour orner son chapeau d'un bouquet de lichen rouge ou bien d'une couronne pâle de pâquerettes. Les flancs de la montagne plongeaient dans de profonds précipices noirs, d'où naissaient de froids torrents, où aucun pied humain ne s'aventurait, où seul vivait l'ours, cet ennemi terrible du bétail, surnommé « l'Oncle »... L'eau se faisait de plus en

plus rare. Aussi dès qu'il trouvait un torrent, froid cristal qui baignait çà et là les racines jaunes des sapins et amenait jusqu'ici le bruissement des forêts, comme il s'y précipitait ! Près d'un tel torrent quelque bonne âme laisse toujours un pot au lait ou une cruche de lait caillé.

Le sentier menait toujours plus loin, vers les endroits où pourrissaient les uns sur les autres les sapins piquants, nus, sans écorces et sans aiguilles, comme des squelettes. Tout était désert et sauvage dans ces cimetières d'arbres, oubliés de Dieu et des hommes, où seuls les coqs de bruyère criaient et se glissaient les vipères. Ici régnaient le calme, le grand repos de la nature, l'austérité et la tristesse. Derrière Ivan les montagnes poussaient et paraissaient bleues dans le lointain. Un aigle s'envola des sommets de pierre qu'il bénit d'un large battement de ses ailes, on sentait le souffle froid de l'alpage et le ciel s'élargissait.

A la place des forêts s'étendaient des sapins nains et le noir tapis des sapins rampants où les pieds s'empêtraient ; les mousses habillaient les pierres de soie verte. Les montagnes découvraient leurs crêtes, se levaient comme des vagues dans la mer bleue. Il semblait que les ondes marines s'étaient figées au moment où la tempête les avaient soulevées des profondeurs pour les jeter sur la terre et inonder l'univers. Déjà les sommets de la Boukovine touchaient l'horizon de leurs nuées bleues, les sommets proches de Synytsi, de Dzembronia et de Bila Kobyla étaient voilés d'azur, celui d'Ihrets fumait, la Horvela piquait le ciel de sa crête pointue et la Montagne Noire pesait sur la terre de tout le poids de son corps.

L'alpage ! Ivan y était déjà ; il se tenait sur ce haut pâturage couvert d'une herbe épaisse. La mer bleue des montagnes ondoyantes entourait Ivan d'un large cercle et il semblait que ces vagues bleues, infinies, se précipitaient sur lui, prêtes à tomber à ses pieds.

Le vent, coupant comme une hache aiguisée, le frappait à la poitrine, son souffle se fondait avec le souffle des montagnes et la fierté étreignait l'âme d'Ivan. Il voulait crier à pleins poumons afin que l'écho en soit percuté de monts en monts jusqu'à l'horizon et secoue la mer des sommets, mais soudain il sentit que sa voix se perdait dans ces espaces, tel le bourdonnement grêle d'un moustique...

Il fallait se presser.

Derrière un monticule, dans un creux où le vent ne harcelait pas autant qu'ailleurs, il trouva une cabane noircie de fumée. Sur le mur s'ouvrait la tache noire d'un trou froid pour la fumée. Les enclos des moutons étaient vides et les bergers s'affairaient pour pouvoir passer la nuit auprès d'eux. Le berger en chef était occupé à faire jaillir le feu vivant (8).

Ayant posé dans une fente un éclat de bois, deux hommes avaient tendu une courroie, de telle sorte que l'éclat se mit à tourner et à grincer.

— Gloire à Jésus ! — dit Ivan en saluant.

Mais on ne lui répondit pas.

Le bâton craquait et les deux hommes, unis et sévères, tirèrent la courroie d'un même mouvement. L'éclat de bois commença à fumer et bientôt un petit feu jaillit et brûla des deux côtés. Le chef leva avec vénération le feu et le plaça dans le foyer disposé près de la porte.

— Gloire pour l'éternité ! — dit-il en se tournant vers Ivan. — Maintenant nous avons le feu vivant et aussi longtemps qu'il brûlera, pas une bête sauvage, ni la force

(8) Avant l'arrivée du troupeau sur l'alpage, le chef des bergers (vatah) doit allumer le feu vivant dont les charbons sont jetés dans l'eau qui servira à bénir les enclos et les bêtes. Avec un tison de ce feu le vatah fait le tour des parcs en récitant le *Notre Père*. Chaque berger, par la suite, se servira de ce feu pour allumer son propre brasier.

impure ne s'attaquera au bétail ou à nous autres chrétiens...

Et il conduisit Ivan jusqu'à la cabane où une odeur d'abandon émanait des jattes vides, des récipients en bois et des bancs nus.

— Demain on nous amènera les troupeaux ; puisse le Seigneur Dieu nous aider à les rendre tous sains et saufs, — dit le chef et il indiqua à Ivan ce qu'il devait faire.

Il y avait quelque chose de calme, de majestueux même dans les paroles et les gestes du maître de l'alpage.

— Myka !... — cria-t-il par la porte. — Fais vite du feu près de la cabane...

Mykola, jeune homme svelte et bouclé au visage rond de fille, apporta du feu dans la cabane.

— Qui es-tu, mon vieux, es-tu berger ? — demanda avec curiosité Ivan.

— Non, — dit-il en souriant de toutes ses dents, — je suis chargé d'alimenter le feu afin qu'il ne s'éteigne pas de tout l'été ; autrement ce serait un malheur !... — Il regarda autour de lui avec frayeur. — Et puis je vais chercher de l'eau au torrent et du bois dans la forêt...

Pendant ce temps le foyer s'alluma sur l'alpage. D'un geste plein de dignité, tel un antique sacrificateur, le chef jeta des branches mortes de sapin et des aiguilles vertes ; la fumée bleue s'éleva légère et, poussée dans le lointain par le vent, s'accrocha aux montagnes, traversa la bande noire des forêts et s'étira le long des sommets bleus éloignés.

L'alpage commençait à vivre avec le feu vivant qui ne s'éteint jamais, ce qui devait le protéger de tout maléfice. Et comme s'il savait cela, le feu déroulait fièrement son corps de vipère et exhalait toujours de nouvelles volutes de fumée...

Quatre puissants chiens-bergers avaient posé leur

corps velu sur l'herbe en regardant pensivement les montagnes, prêts en une minute à se redresser, à montrer les dents et à hérissier le poil.

Le jour baissait. Les montagnes changeaient leurs vêtements bleus pour des atours roses et or.

Mykola appela pour le repas du soir.

Alors tous les bergers se réunirent dans la cabane et s'assirent près du feu vivant, pour manger dans la paix leur première bouillie de maïs, la koulecha, sur l'alpage...

Comme l'alpage est gai au printemps quand les moutons y arrivent venant de tous les villages !...

Tel l'Esprit de l'alpage, l'imposant chef des bergers fait le tour des cabanes et des étables avec le feu. Son visage est grave, comme celui d'un prêtre païen, sa démarche est ferme et large et la fumée du tison qu'il tient crépite et s'envole derrière lui comme un dragon ailé.

A la barrière de l'enclos par où passeront les moutons le chef jette le feu et prête l'oreille. Ce n'est pas seulement avec son oreille qu'il entend la marche des troupeaux. C'est avec son cœur qu'il entend monter l'appel du printemps, la vague vivante du bétail venu des profondes vallées où les rivières bouillonnent et ravinent les berges, montant des villages et des prairies tranquilles et qu'il entend soupirer joyeusement la terre sous ses pieds. Il perçoit la respiration lointaine du troupeau, le meuglement des vaches et le son à peine perceptible des chants. Et quand finalement apparurent les hommes dressant leurs longues trembita dorées par le soleil pour saluer l'alpage au milieu des sommets bleus, quand les moutons bëlèrent et envahirent tous les enclos comme

un torrent bruyant, le chef tomba à genoux et leva les mains au ciel. A sa suite les bergers et les hommes qui avaient conduit leur troupeau sur l'alpage se courbèrent pour la prière. Ils demandaient à Dieu de donner à leurs moutons un cœur ardent comme ce feu qu'ils venaient de traverser ; ils demandaient que le Dieu de miséricorde protège ce bétail chrétien de tout malheur, des bêtes sauvages et de tout accident dans la rosée, dans l'eau, sur toutes les routes. Comme Dieu les avait aidé à rassembler le bétail, qu'il les aide aussi à les rendre sains et saufs à leurs propriétaires...

Le ciel écoutait avec bienveillance cette prière venue droit du cœur, le Beskide (9) se renfrognait avec indulgence et le vent qui s'en allait souffler plus loin peignait soigneusement les herbes de l'alpage, comme une mère la tête de son enfant...



Alpage, sommet, pourquoi êtes-vous si fiers ? Est-ce à cause de ces moutons que vous venez de voir ?

— Hiss ! Hiss ! — crie le berger en poussant devant lui ses animaux. Les moutons plient paresseusement leurs genoux, tremblent sur leurs pattes grêles et secouent leur laine. — Hiss ! Hiss !... — Les gueules nues à l'expression sénile d'ennui ouvrent leurs lèvres baveuses pour se plaindre Dieu sait à qui : bêê-ê... bêê-ê... En tête deux bergers. Les pantalons rouges fendent régulièrement le vent, au rythme de la marche une fleur s'agite sur le chapeau. Byr-byr !... Les chiens-bergers flairent le vent et d'un œil lorgnent les moutons pour voir si tout est en

(9) Les Beskidy forment une partie des Carpates à la frontière de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de l'Ukraine. Le plus haut sommet a 1 725 m.

ordre. La laine se frotte à la laine, blanche contre noire, les échines duveteuses ondoient comme les petites vagues d'un lac et le troupeau ressemble à une surface gélatineuse. Ptroua... Ptroua !... Le cri guttural ramène les moutons égarés dans le troupeau, maintient le flot dans ses rives. Tout autour les montagnes sont azurées comme la mer, le vent rassemble les nuages dans le ciel. Les queues bouclées des moutons s'agitent et les têtes se baissent ; les dents blanches et plates mordillent les racines du crocus sucré, les cirses ou le trèfle rose. Byr ! Byr !...

L'alpage étend son tapis sous les pattes du troupeau qui le recouvre de ses pelages multicolores et mouvants. Khrom-khrouss... Bê-ê... mê-ê !... Khrouss-khrouss... Les ombres des nuages errent sur les hauteurs les plus proches, les déplaçant d'un endroit à l'autre. On dirait que les montagnes s'avancent comme les vagues dans la mer et seuls les sommets lointains restent sur place, bleus et immobiles. Le soleil a inondé la laine des moutons, la parant des couleurs de l'arc-en-ciel, et il a enflammé les herbes d'un feu vert ; de longues ombres suivent les bergers. Ptroua... Ptroua !... Khroum-khrouss... Les bergers cheminent silencieusement dans leurs chausses, la vague laineuse se déroule mollement le long de l'alpage et le vent commence à jouer sur une haie lointaine. Dzz... — chante-t-il d'une voix ténue à travers les fentes d'un arbre arraché et il bourdonne de façon importune comme une mouche. Dzz... — répond plus fort une autre haie incitant à la tristesse. Les nuages ne cessent de s'amasser. Ils ont déjà couvert la moitié du ciel ; le lointain Beskide apparaît noir et maussade au milieu des ombres, tel un veuf, tandis que l'alpage rajeunit toujours. Le vent demande de sa voix fluette à la haie : « Pourquoi ne te maries-tu pas, haut Beskide ? » — « Parce que le vert alpage ne voudra pas de moi », — soupire tristement le Beskide. Le ciel bleu se colore de

gris, la mer des montagnes s'est assombrie, l'alpage s'est éteint et le troupeau grimpe sur lui, comme du lichen gris. Le vent froid déploie ses ailes et frappe la poitrine des hommes en se glissant sous leur gilet de peau. Il est tellement difficile de respirer que l'on a envie de lui tourner le dos. Qu'il frappe... La haie chante de sa voix fluette, comme une mouche prise dans une toile d'araignée, une douleur insupportable gémit, la tristesse solitaire pleure... Dzz... dzi-i... sans cesse, sans répit. Elle vous vide les veines et perce le cœur comme un couteau. On aimerait mieux ne pas l'entendre, mais c'est impossible ; on aimerait mieux s'enfuir, mais où ? Hiss-hiss !... Hé, toi, où vas-tu ? Que la peste te frappe ! Byr-byr !... Mourko !... Et Mourko rattrape le mouton et le fait rentrer dans le troupeau ; le vent a hérissé son poil et il a saisi avec ses crocs la bête par la nuque et l'a jetée dans le troupeau. Dzzi-i... Dzzi-i-i... Les dents font mal d'un mal lancinant et insupportable. On aimerait les serrer et se taire. Continue à faire mal ! Bourdonne, au diable ! Pourquoi ces pleurs ? Certainement c'est « LUI », s'il pouvait devenir pierre !... Ivan aurait pu, semble-t-il, tomber par terre, sans forces, boucher ses oreilles et pleurer. Mais il n'en peut plus... Dzzi-i-i... Dzi-hou-hou !... Ioï !...

Ivan sort sa flûte et souffle de toute ses forces, mais « LUI », le forcené, est plus puissant. Il vole depuis la Montagne Noire, comme un cheval débridé ; il martèle de ses sabots les herbes et disperse avec sa crinière les sons de la flûte. Derrière lui la Montagne Noire cligne de l'œil, comme une sorcière avec la cataracte de son champ de neige sous ses nattes noires défaites ; elle fait peur. Dzi-i-i... Dzi-hou-hou !... Les moutons sont entrés dans un vallon ; là c'est plus calme.

Dans le ciel gris apparut un lac bleu. L'herbe embaumée de l'alpage se mit à sentir plus fort. Le lac sortit de ses rives célestes et submergea tout. Les crêtes bleuèrent à nouveau et les vallées furent inondées de l'or du soleil.

Ivan regarde en bas. Là, entre les montagnes, là où vivent les gens, sur le regain vert, se posent les pieds blancs de Maritchka. Ses yeux sont fixés sur l'alpage. Chante-t-elle ses chansons ? Peut-être les a-t-elle vraiment semées sur les montagnes et elles sont devenues des fleurs, et Maritchka s'est tue.

Quand les jeunes bergers
Font paître leurs blancs moutons
De mes petites chansons
Ils fleurissent leur chapeau...

Il évoque la voix chère de la jeune fille et il cueille une fleur et en orne son chapeau.

Ptroua... ptroua... Le soleil darde. On étouffe. Les moutons montent en toussotant, reniflent bruyamment dans leur course, contractent leurs lèvres séniles, afin d'arracher plus facilement avec leurs dents le cirse sucré ; ils laissent derrière eux les tiges. Khrouss-khroust... khroum-khroum... La laine se frotte à la laine, blanche contre noire, les dos des moutons ondulent comme de petites vagues sur un lac... Bê-ê... mê-ê... et les chiens maintiennent le troupeau en ordre.

Les chiens-bergers sont fatigués. Ils se couchent et frottent leurs flancs sur l'herbe. Sur leur langue rouge qui pend entre leurs crocs se posent les mouches.

— Byr-byr — crie Ivan en colère et aussitôt les chiens sont près des moutons.

Au loin, sur l'alpage, au-dessous d'une forêt profonde, paissent des vaches. Le bouvier s'est appuyé, pensif, sur sa longue trembita.

Le temps passe lentement. L'air des montagnes vous remplit la poitrine ; on a faim. Quelle solitude règne ici ! On reste tout petit, comme une tige dans un champ. Sous les pieds s'étend une île verte que baignent les eaux bleues des montagnes lointaines. Là-bas, le long des som-

mets sévères et sauvages, dans des recoins arides et impénétrables se trouvent les esprits malins, la force ennemie contre laquelle il est difficile de lutter. Il ne vous reste qu'une seule chose à faire : être sur ses gardes...

Hiss-hiss ! Les moutons trottaient à travers le champ vert, les chaussures s'avancent moelleusement sur l'herbe... Le silence est tel que l'on entend couler le sang dans ses veines... Le sommeil s'appesantit sur vous. Il pose sa patte douce sur vos yeux et votre visage et vous chuchote à l'oreille : dors... Les moutons disparaissent à vos yeux... puis voilà que ces mêmes moutons sont devenus des agneaux, puis tout d'un coup il n'y a plus rien. Les herbes sont emportées comme de l'eau verte. Maritchka arrive. Oh, non ! Tu ne m'auras pas, pauvrete, oh, non !... Ivan sait que ce n'est pas Maritchka, mais la sylvaine qui veut le séduire. Une force irrésistible l'attire à sa suite ! Il ne veut pas, mais il est déjà emporté comme les herbes par un torrent vert...

Soudain, le meuglement sauvage annonçant la mort d'une vache, l'arrache à son songe. Qu'est-ce ? Où est-ce ? Le bouvier, resté planté sur sa trembita, s'est figé dans cette position. Un taureau au poil roux qui martèle la terre de ses sabots a courbé son cou au puissant fanon et levé sa queue. Il s'élance à l'appel de ce meuglement, bondit et arrache l'herbe avec ses sabots. Il fend l'air. Le bouvier tressaille et le suit à toute hâte dans la forêt. On entend le claquement d'un coup de feu. Pan-pan-pan... — les sommets répercutent les coups de fusil. Pan-pan-pan... — répondent les sommets plus éloignés ; puis tout devint muet. C'est le silence.

« Sûrement que « l'Oncle » aura égorgé une vache », — pense Ivan et il surveille son troupeau avec une attention redoublée.

Ptroua-ptroua... Le soleil semble endormi, le vent s'est calmé et a quitté la terre pour le ciel. Là-bas il

accumule déjà les nuages, cette même mer agitée de sommets qu'il avait vue autour de l'alpage. Dans les espaces infinis le temps meurt et l'on ne sait si le jour est toujours là ou s'il passe...

Tout à coup, l'appel attendu depuis longtemps de la trembita se fait entendre. Il apporte de la cabane montagnarde l'odeur de la koulecha et de la fumée et ses sons mélodieux et longs annoncent que les étables attendent les moutons...

Hiss-hiss... Les chiens s'agitent, les brebis bêlent et se déversent comme un torrent pommelé dans la vallée et balancent leurs pis alourdis par le lait...



Depuis trois jours et trois nuits une pluie fine et pénétrante arrose l'alpage. Les sommets se sont embrumés, le ciel s'est emmitouflé et les montagnes ont disparu dans un brouillard gris. Les moutons marchent avec peine ; ils sont lourds et pleins d'eau comme des éponges ; les vêtements des bergers sont devenus froids et raides. Ils ne peuvent s'abriter que sous le toit d'un auvent à l'heure de la traite. Ivan reste assis, les épaules appuyées à une planche et il serre entre ses jambes le seau à traire. Près de lui se tient un gardien de chèvres, noir et velu, qui jure à chaque mot, et plus loin d'autres bergers. Les brebis impatientes qui sentent monter le lait se poussent hors de l'enclos vers l'auvent pour qu'on les traie le plus vite possible. Mais attendez donc, pauvrettes, ça ne va pas si vite que ça... L'une après l'autre...

— Ryst ! — lance en colère derrière Ivan le berger chargé de pousser les brebis au milieu de ce bêlement plaintif et il les cingle de son fouet mouillé. — Ryst ! Ryst !... — crient les bergers en guise d'encouragement et ils écartent leurs genoux pour laisser passer la brebis par

le trou qui la conduit à l'auvent. Ah ! Que le... — jure le gardien de chèvres, mais il ne termine pas : comment peut-on jurer à un moment pareil !

D'un geste expert Ivan saisit la brebis par le dos et la tire en arrière au-dessus du seau. La brebis reste debout, soumise, les jambes écartées de façon incommode ; elle est si bête ! Elle écoute son lait ruisseler dans le seau. — Ryst ! — le berger fait claquer son fouet. — Ryst ! Ryst ! — appellent de leurs côtés les trayeurs. Les brebis traites tombent, comme étourdies, sur le sol pierreux de l'enclos, posent leur tête sur leurs pattes et contractent leurs naseaux et leurs lèvres nues et sèches. Ryst ! Ryst !... Les mains d'Ivan pressent sans arrêt le pis tiède des brebis, tirent les tétines et sur elles coulent le lait qui sent le suif et soulève dans le seau une vapeur douce et graisseuse. Ryst ! Ryst ! Les brebis sautent, comme abasourdies, écartent leurs jambes au-dessus des seaux et dix mains de bergers pressent leur pis tiède. Le troupeau bêle plaintivement des deux côtés de l'auvent, les brebis tombent sans force dans l'enclos et le lait épars ruisselle bruyamment dans le seau et coule en filets chauds jusque dans les manches. Ryst ! Ryst !...

Les yeux du gardien de chèvres rient en regardant son troupeau. Les chèvres, elles, ne sont pas des brebis, elles ont le cœur bien accroché. Elles ne tombent pas comme des cadavres, comme ces brebis apeurées, mais restent debout fermement sur leurs pattes sveltes. Elles ont levé leurs cornes avec curiosité et regardent le brouillard, comme si elles voyaient quelque chose au travers et elles secouent leurs barbichettes avec entrain...



Les étables se sont vidées. C'est le silence et l'abandon. Peut-être que dans les profondes vallées, là où les

montagnes commencent à naître, peut-être que là on entend l'écho des rires humains et des voix, mais ici on a peine à le croire. Ici, sur l'alpage, où le ciel couvre des espaces inhabités vivant dans la solitude uniquement pour eux, et pour eux seuls, ici le silence s'éternise.

Seul dans les cabanes pétille le feu qui ne s'éteint jamais et qui envoie sa fumée bleue en vagabondage. Le lait tiré repose pesamment dans des récipients en bois. Le berger en chef se penche sur lui. Il l'a déjà préparé. Le vent souffle sur le chef depuis les planches où sèchent les grandes tommes rondes de fromage, mais il ne peut faire partir de l'enclos l'odeur de charbon, de fromage et de laine de mouton. Le chef lui-même en est tout imprégné. Les nouvelles cuves et les tonneaux restent muets dans un coin : il suffit de frapper un coup et la voix qui vit en eux répond. Le petit-lait froid brille dans un seau de son œil vert. Le chef est assis au milieu de ses ustensiles, comme un père au milieu de ses enfants. Tout cela — les bancs noirs, les murs, le feu et la fumée, le fromage blanc, les cuves et le petit-lait, — tout cela lui est familier et cher, sa main chaude a reposé sur tout cela.

Le lait commence à s'épaissir, mais il n'est pas encore à point. Alors le chef tire de sa double ceinture un paquet de tablettes de bois (10) et commence à lire. Là, sur ce livre de bois, tout se trouve marqué : le nombre de moutons que chacun possède et ce qui revient à chacun. Le souci lui fait froncer les sourcils et il lit avec obstination : « Mossiitchouk a quatorze jeunes brebis, donc il lui revient... ».

Derrière le mur l'aide-berger entonne sa chanson :

La brebis aux cornes raides
Demande au bouc

(10) Le vatah marque sur des morceaux de bois le nombre des moutons appartenant à tel ou tel berger. Les Houtsouls utilisent pour cela des signes particuliers :

S'il a préparé pour l'hiver
Du foin vert

— Voilà qu'il s'est mis à chanter — dit le chef irrité
et il refait le calcul de ses encoches.

Tu ne sais pas, brebis cornue,
Quel sera l'hiver,
Si oui ou non tu sortiras
Vivante de l'alpage... —

termine l'aide-berger dans l'entrée, puis il pénètre dans la cabane. Enfumé, noir, il se penche sur le feu et ses dents blanches luisent. Le feu crépite doucement.

Le lait jaunit et s'épaissit dans le seau. Le chef se penche au-dessus de lui, concentré et sévère. Il retrousse lentement ses manches et plonge dans le lait jusqu'au coude ses bras nus couverts de poils. Il reste figé dans cette position au-dessus du lait...

A présent le silence doit être total dans la cabane, les portes sont fermées et même l'aide-berger n'a pas le droit de jeter un coup d'œil sur le lait, tant que quelque chose se passe là-bas, tant que le chef prononce ses incantations. Tout semble s'être figé dans une attente muette, les cuves retiennent leur voix, les fromages se sont tus sur leurs étagères, les murs et les bancs sont plongés dans un sommeil noir, le feu respire à peine et même la fumée s'en va par la fenêtre timidement. Seul le mouvement léger des veines sur les bras du chef montre qu'au fond du récipient il se passe quelque chose. Les bras s'animent un peu, tantôt se soulèvent, tantôt plongent, arrondissent les coudes, éclaboussent, pétrissent et caressent quelque chose là, à l'intérieur, et soudain, du fond du récipient, de l'intérieur, s'élève un corps rond — le fromage qui est né par on ne sait quel miracle. Il grandit, tourne ses flancs aplatis, se baigne dans son bain blanc ;

lui-même il est blanc et moelleux et quand le chef le fait sortir, les vertes eaux de la naissance s'écoulent avec un bruit sonore dans le récipient... Le chef pousse un soupir de soulagement. Maintenant l'aide-berger, lui aussi, peut lever les yeux. Un magnifique fromage blanc est né pour la joie du chef et pour la nourriture des hommes...

La porte est grande ouverte, le vent souffle depuis les rayons à fromages, de joie le feu lèche le chaudron noir dans lequel le petit-lait chante en bouillonnant des kolomyiki et au milieu de la fumée et du feu luisent les dents de l'aide-berger...

Et quand le soleil se couche, le chef sort de la cabane avec la trembita et la fait sonner victorieusement sur toutes les montagnes désertes : le jour s'est terminé dans la paix, le fromage a été réussi, la bouillie est prête et les récipients attendent un nouveau lait...



Pendant cet été passé sur l'alpage Ivan avait appris bien des choses. Un jour il vit un étrange tableau. Il était sur le point de faire rentrer les moutons dans l'enclos, quand il jeta par hasard un regard sur un sommet voisin. Le brouillard descendait et enveloppait la forêt et le sommet apparaissait léger et gris comme un fantôme. Seule une petite prairie faisait une tache verte au-dessous de lui et un sapin solitaire faisait tache noire. Et voici que ce sapin se couvrit de fumée et se mit à grandir. Il grandissait, grandissait encore et soudain un homme en surgit. Il se tenait sur la prairie, blanc et élancé, poussa un cri en se tournant vers la forêt. Et aussitôt sortirent de la forêt des cerfs, l'un après l'autre, et chacun d'eux avait des cornes plus belles et plus joyeuses les unes que les autres. Un troupeau de chamois accourut en tremblant sur ses pattes sveltes et commença à

brouter. Dès que les chamois voulaient se disperser, un ours les faisait revenir, comme un chien-berger le fait pour les moutons. L'homme blanc gardait son troupeau en l'excitant de ses cris. Alors tout d'un coup le vent s'éleva et tout le troupeau jaillit comme un jet d'eau et disparut. C'était comme si l'on avait soufflé sur une vitre et que celle-ci se fut couverte de buée et qu'ensuite tout eut disparu comme s'il n'y avait rien eu. Ivan montra cela aux autres, mais ceux-ci s'étonnèrent : « Où ? Il n'y a que du brouillard ». Pendant ces deux semaines « le Grand » — c'est ainsi que les bergers appelaient l'ours en chuchotant — avait encore égorgé cinq vaches.

Souvent la nielle surprenait les moutons sur l'alpage. Dans ce brouillard épais, blanc comme du lait, tout disparaissait : le ciel, les montagnes, les forêts, les bergers. — H-eï ! — criait Ivan devant lui. Heï ! — lui répondait sourdement une voix qui semblait sortir de l'eau. Il était impossible de savoir d'où venait l'appel, où se trouvait celui qui appelait. A ses pieds les moutons dévalaient, tel un brouillard gris, et finissaient par disparaître eux aussi. Ivan avançait, impuissant, les bras tendus comme s'il craignait de heurter quelque chose, et il appelait : H-eï !... — Où es-tu ? — répondait-on déjà derrière lui et Ivan devait s'arrêter. Il restait debout, désespéré, perdu dans le brouillard gluant, et quand il embouchait la trembita pour répondre, l'extrémité de son instrument se perdait dans la brume et le son étouffé qui en sortait retombait au même endroit, à ses pieds. C'est ainsi qu'ils avaient perdu plusieurs moutons. « L'Oncle » avait dépecé encore deux vaches, mais ce fut pour la dernière fois : une nuit qu'il s'était faufilé dans l'enclos il tomba sur un pieu. A présent sa peau sèche sur les piquets et les chiens aboient après elle en la voyant.

Parfois c'était la tempête qui se déchaînait sur l'alpage. Saint Elie guerroyait avec ces... que la peste les étouffe ! Saint Elie faisait luire son épée et claquer son

fusil. — Seigneur Tu es saint ! — Le ciel en était tout déchiré et menaçait de tomber sur les montagnes et quand il craquait, alors quelque chose de noir tourbillonnait en tous sens et allait soudain se perdre sous une pierre... Et « LUI », puisse-t-il périr ! nargue Dieu, lui montre son postérieur et malheur au berger, épouvanté et trempé jusqu'aux os...

À la Saint-Pierre (11), le froid s'abattit si violemment que la neige resta pendant trois jours. Il y eut alors beaucoup de moutons qui succombèrent.

De temps à autres venaient des gens de la vallée. On les entourait en leur demandant avidement :

— Quoi de neuf au village ?

Les bergers écoutaient, comme des enfants, les récits naïfs au sujet de la quantité de foin que l'on avait ramassé, des pommes de terre qui manquaient, du maïs qui était maigre et de l'Ilena de chez les Motcharnyk qui était morte.

Ensuite tous buvaient ensemble à la santé du bétail ; les hôtes remplissaient leurs cuves de fromages de chèvre et redescendaient en paix dans la vallée.

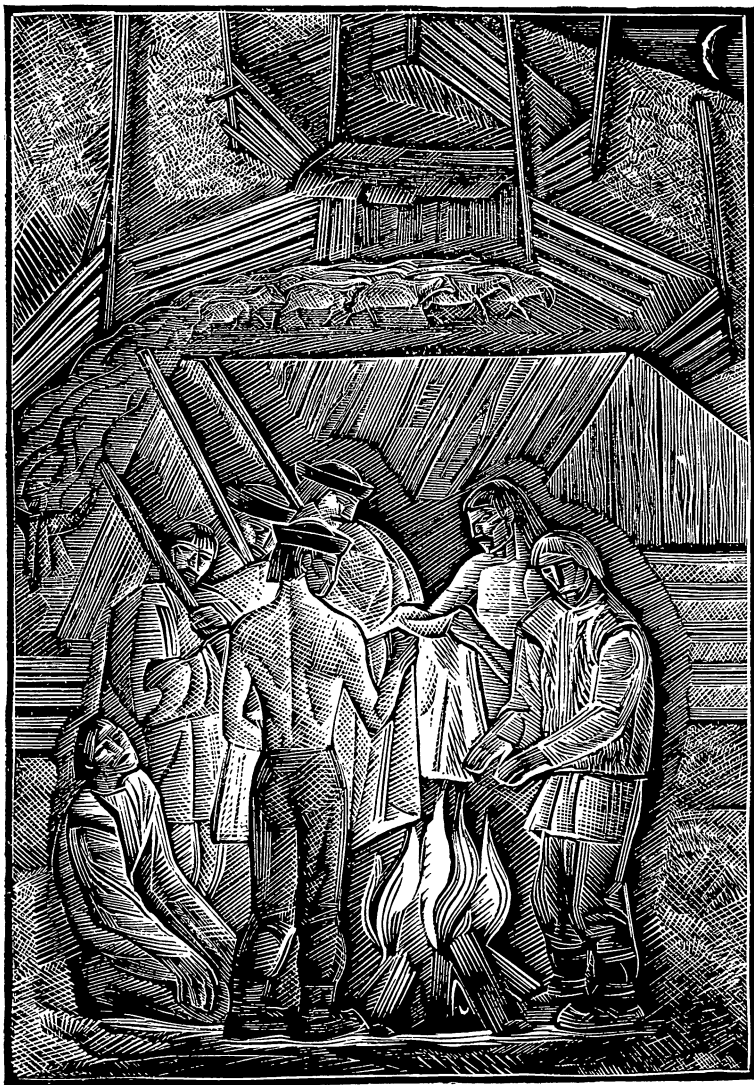
Le soir les feux brûlaient près de la cabane. Les bergers enlevaient leurs vêtements et les secouaient au-dessus du feu pour faire tomber les poux ou bien, comme ils étaient privés de femmes pendant l'été, tels des affamés après un jeûne, ils se réunissaient et avaient d'interminables conversations grivoises. Leurs éclats de rire couvraient même la respiration des bêtes endormies.

Ivan, avant d'aller se coucher, appela Mykola qui aimait chanter et jacasser.

— Myka !... Viens ici, mon vieux !...

— Attends, frérot Ivan, je viens tout de suite, —

(11) Il s'agit de la période de jeûne qui dure pendant les 25 jours qui précèdent la fête des saints Pierre et Paul (29 juin ancien style).



cria depuis la cabane l'aide-berger et déjà sa chanson parvint aux oreilles d'Ivan :

La Montagne Noire ne donne pas de blé,
Elle ne donne pas de froment,
Elle nourrit de jeunes bergers .
Et produit le fromage et le petit-lait...

Mykola était orphelin et avait grandi sur l'alpage. « Ce sont les brebis qui m'ont élevé », — disait-il en parlant de lui, en lissant ses boucles rebelles.

Après avoir fini son travail, l'aide-berger se couchait près d'Ivan, tout noir, imprégné de fumée et ses dents luisaient à la lumière du brasier. Ivan se pressait contre lui, saisissait Mykola par le cou et lui demandait :

— Raconte-moi, vieux, quelque conte, tu en connais tant...

Du ciel noir les étoiles ruisselaient et le fleuve céleste voguait sur lui comme une écume blanche.

Dans les vallées sommeillaient les montagnes.

— Tiens, elles grandissent, — lançait Ivan comme à lui-même.

— Qui ?

— Les montagnes.

— Jadis elles grandissaient, maintenant elles ont cessé...

Mykola se tut, mais ensuite il ajouta à voix basse :

— Au commencement du monde il n'y avait pas de montagnes, simplement de l'eau... De l'eau, comme une mer sans rives. Et Dieu marchait sur l'eau. Mais un jour Il remarqua que l'écume s'agitait sur les eaux. « Qui es-tu ? » — demanda-t-il. Et il lui fut répondu : « Je ne sais pas. Je suis vivant et je ne puis marcher ». C'était Aridnyk, le Malin. Dieu ne le connaissait pas, car il était semblable à Dieu depuis toujours. Dieu lui donna des bras et des jambes et tous les deux se mirent à cheminer

comme des compagnons. Et puis voilà qu'ils en eurent assez de toujours marcher sur l'eau et Dieu voulut faire la terre, mais il ne savait pas comment se procurer de la glaise du fond de la mer, car Dieu connaissait tout au monde, seulement il ne savait rien faire. Aridnyk, lui, avait la puissance sur toute chose et il dit : « Je pourrais plonger jusqu'au fond ». — « Plonge ». — Le voilà qui s'enfonça jusqu'au fond, ramassa une poignée de glaise et dissimula le reste dans sa bouche. Dieu prit la glaise et la répandit. « Il n'y en a plus ? » — « Non ». — Dieu bénit cette terre et elle commença à grandir. Et celle que Satan avait dans la bouche se mit à grandir aussi. Elle grandissait, grandissait, lui avait déjà rempli la bouche, il ne pouvait plus respirer, les yeux lui sortaient de la tête. « Crache » — lui conseilla Dieu. Il commença à cracher et là où il crachait, se dressaient des montagnes, l'une plus haute que l'autre et elles allaient jusqu'au ciel. Elles auraient même transpercé le ciel si Dieu ne les avait maudites. Depuis lors les montagnes ont cessé de grandir...

Ivan était tout étonné de ce que de si belles, de si joyeuses montagnes aient été créées par le Malin.

— Continue, mon vieux, demanda Ivan, et Mykola recommence :

— Aridnyk était capable de tout ; ce qu'il avait imaginé, il le faisait. Et si Dieu voulait avoir quelque chose, il devait ruser ou bien le lui voler. Aridnyk fit les moutons, se fabriqua un violon et se mit à jouer pendant que les moutons paissaient. Dieu vit cela et lui vola son violon de sorte que maintenant tous les deux gardent les moutons. Tout ce qui existe dans le monde — tous les artifices, les astuces — tout vient de lui, de Satan. Tout ce que nous pouvons avoir — chariot, cheval, musique, moulin ou khata. — tout est son invention... Et Dieu n'a fait que voler cela et le donner aux hommes. C'est ainsi...

Un jour Aridnyk eut froid et pour se chauffer inventa le feu. Dieu s'approcha du feu et le regarda. Et le Malin savait déjà ce que Dieu voulait. « Tu m'as tout volé, dit-il, mais ceci je ne te le donnerai pas ». Mais Aridnyk vit que Dieu allumait déjà un autre feu. Il en fut tellement dépité qu'il cracha sur le feu de Dieu. Et de sa salive s'éleva la fumée. Car le premier feu était pur et sans fumée, mais depuis il fume...

Mykola poursuivit son conte pendant longtemps encore et quand par hasard il évoquait le Diable, Ivan se signait sous son gilet de peau et Mykola crachait pour que l'Impur n'eût pas d'emprise sur lui... (12).



Mykola étant malade, c'est Ivan qui s'occupe du feu à sa place. En face du foyer, sur un banc, le chef dort et dans un coin, là où les ombres menaçantes des cuves s'agitent, le malade gémit. De l'eau bout dans un chaudron noir, la fumée s'élève jusqu'au toit et s'envole à travers les bardeaux. De temps à autre l'Impur souffle à travers une fente et pique les yeux, ce qui est bien, car cela vous empêche de dormir. Car le sommeil est tenace. Pour le chasser, Ivan fixe ses yeux sur le feu vivant. Il doit surveiller cette âme de l'alpage, car il sait ce qu'il adviendrait, s'il ne l'entretenait pas ! Les braises joyeuses rient à Ivan de dessous leurs lourds fagots et tout d'un coup disparaissent. Devant les yeux commencent à voguer des taches vertes qui se fondent en une prairie, en une forêt de sapins. Les pieds blancs de Maritchka foulent cette prairie. Elle lance son râteau dans le champ de foin et lui tend les bras. Au moment où Ivan

(12) Il est intéressant de constater que l'esprit dualiste des Bogomiles et leur doctrine cosmologique et eschatologique ont pénétré jusque chez les Houtsouls.

est tout prêt de sentir le doux corps de Maritchka sur sa poitrine, un ours sort de la forêt en rugissant ; les moutons blancs se dispersent affolés en s'interposant entre Ivan et Maritchka. « Hou, la peste !... Est-il possible que je me sois endormi ? ». La braise du feu lui fait un clin d'œil, le chef ronfle et sous le voile noir des ombres mouvantes Mykola gémit.

N'est-il pas temps de préparer la koulecha pour le petit déjeuner des bergers.

Ivan sort de la cabane.

Le silence et le froid l'étreignent. Quelque part dans les enclos le bétail respire, les moutons sont groupés en pelotes de laine, des feux luisent faiblement près des huttes. Les chiens entourent Ivan ; ils étirent leur corps engourdi, grattent le sol et se frottent à ses pieds. Les montagnes noires ont inondé les vallées, tel un troupeau gigantesque. Elles vivent de toute éternité dans un tel silence que l'on entend même la respiration du bétail. Le ciel s'est étendu au-dessus d'elles, tel un alpage céleste où paissent les étoiles comme de blanches brebis.

Existe-t-il quelque chose d'autre au monde que ces deux alpages. L'un a son lit en bas, l'autre dans les hauteurs et entre eux, infime point, le berger fait une tache noire.

Peut-être n'y a-t-il rien. Peut-être que la nuit a déjà submergé les montagnes, peut-être que les montagnes se sont mises en mouvement, ont étouffé tout être vivant et seul le cœur d'Ivan bat sourdement sous son gilet de peau dans les espaces infinis et morts ? La solitude, comme un mal de dents, commence à lui ronger le cœur. Quelque chose de grand, d'hostile, l'opprime, c'est ce silence figé, cette tranquillité indifférente, ce sommeil du néant. L'impatience bat à ses tempes, l'inquiétude le saisit à la gorge ; il se dresse d'un coup et se précipite vers l'alpage en criant, en ululant et en se lamentant, au milieu des aboiements des chiens, dans un tourbillon

déchirant et sauvage, afin de briser le silence, de faire éclater la nuit en miettes, comme une pierre contre une vitre. Oou-ouou-ou !... — répondent en écho les montagnes réveillées... Ha-ha-ha... — répètent anxieusement les sommets lointains, puis le silence brisé se referme. Les chiens-bergers reviennent, montrent joyeusement leurs dents à Ivan et agitent leur queue.

Mais Ivan devient encore plus triste. Il a la nostalgie du soleil, du bruit joyeux de la rivière, de l'odeur tiède de la khata, des conversations. Son cœur est envahi par le chagrin et une douce mélancolie. Les souvenirs affluent à nouveau et flottent devant ses yeux. Soudain il entendit un léger « Iva-a ! ». Quelqu'un l'avait appelé. Oh ! A nouveau « Iva-a ! ».

Maritchka ? D'où peut-elle venir ? Elle est arrivée sur l'alpage ? La nuit ? Elle s'est perdue et l'appelle ? Peut-être est-ce une illusion ? Non, elle est ici. Il sent son cœur palpiter, mais il hésite encore. Où aller ? Et à nouveau, pour la troisième fois, parvint jusqu'à lui l'appel « Iva-a ! ». Maritchka... c'est elle... sûrement... Il court à sa rencontre, abandonnant le sentier, se dirige vers l'endroit d'où la voix lui était parvenue, mais il ne rencontre qu'un précipice où l'on ne peut descendre et d'où l'on ne peut revenir. Il reste debout et jette un regard dans le gouffre noir. Alors tout devient clair pour lui : c'est la sylvaine qui l'appelle. Il fait le signe de la croix, jette autour de lui des regards apeurés et revient à la cabane.

Il est temps de préparer la koulecha (13). Il verse de la farine dans la marmite bouillante, la coupe en forme de croix et bientôt une vapeur fleurant bon se mêle à l'odeur de la fumée. Le chef s'étire déjà... Le jour commence à poindre. Mais qui l'a appelé ? Après tout c'était peut-être Maritchka ?

(13) Bouillie de semoule de maïs.

Il est tenté d'aller voir encore, maintenant qu'il fait plus clair. Il va sur l'alpage. La froide rosée couvre ses chaussures, le ciel s'est empourpré et les étoiles ont pâli. Ivan monte jusqu'au sommet et soudain se sent glacé. Où est-il ? Que lui arrive-t-il ? Où sont passées les montagnes ? Les eaux ont inondé alentour l'alpage, ont submergé les sommets et l'alpage vogue solitaire dans cette mer sans bornes. Le vent s'est mis à souffler depuis la Montagne Noire, les pleines eaux s'agitent légèrement ; on sent que le soleil encore invisible croît dans les profondeurs et voilà que de cette mer émerge un sommet gris ruisselant d'eau. Le froid souffle plus fort sur la mer, les vagues grandissent et les uns après les autres les sommets surgissent de l'écume blanche. Il semble que le monde renaisse. Les eaux s'écoulent des sommets et roulent déjà sous ses pieds ; au ciel le soleil étend sa couronne, prêt d'un moment à l'autre à montrer son visage ; de la cabane parvient la voix triste de la trembita qui tire de son sommeil l'alpage.



C'est ainsi qu'Ivan passa l'été sur l'alpage jusqu'au moment où celui-ci se vida. Le bétail reflua vers les vallées, repris par ses propriétaires ; les trembita résonnèrent pour la dernière fois ; les herbes piétinées restèrent et le vent d'automne entonna son chant au-dessus d'elles comme pour les morts. Seuls le chef et l'aide-berger s'y attardèrent. Ils devaient attendre que s'éteignît le feu, ce feu de l'alpage qui était né tout seul, comme Dieu, et qui devait s'éteindre tout seul. Et quand ils seront partis, sur l'alpage attristé erreront les fantômes qui hanteront les cabanes et les enclos pour voir s'il n'est pas resté quelque chose pour eux (14).

(14) En partant de l'alpage, le vatah éteint tout feu afin que la « mara » ne mette pas le feu aux enclos. Cette « mara » ce sont les fantômes des hommes tués qui n'ont pas été inhumés chrétiennement et n'ont pas communiqué.

C'est en vain qu'Ivan s'était hâté de descendre de l'alpage. Il ne trouva pas Maritchka vivante. Le jour qui précéda son retour, alors qu'elle passait à gué le Tchéremoche, les eaux l'avaient emportée. Elles avaient monté brusquement, de féroces vagues avaient renversé Maritchka, l'avait précipitée ensuite sur une chute d'eau et emportée à travers les rochers vers la vallée. Pendant que la rivière entraînait Maritchka, les gens regardaient les grosses vagues qui la charriaient, entendaient ses cris et ses appels, sans pouvoir venir à son aide.

Ivan ne voulait pas y croire. C'était sûrement les inventions des Houteniouk. Ils avaient appris qu'ils s'aimaient et ils avaient caché Maritchka.

Mais lorsqu'il entendit de toutes parts la même chose, il résolut de retrouver le corps. Certainement qu'il avait été rejeté sur les berges et que les gens l'avait retrouvé quelque part. Il s'en fut le long de la rivière, plein de colère et de haine contre son bruit incessant et contre sa férocité bouillonnante.

Dans un village il finit par trouver le corps. On l'avait tiré sur les galets, mais Ivan ne reconnut pas Maritchka. Ce n'était pas elle, mais une sorte de sac mouillé, une masse bleue sanguinolente, broyée par les pierres de la rivière comme par une meule...

Une douleur atroce traversa le cœur d'Ivan. Il fut tenté tout d'abord de se jeter du rocher dans le tourbillon : « Tiens, dévore-moi aussi ! ». Mais ensuite une tristesse poignante le poussa vers les montagnes, loin de la rivière. Il se boucha les oreilles pour ne pas entendre



son bruit traître qui avait reçu le dernier souffle de Maritchka. Il erra à travers la forêt, au milieu des rochers et des arbres abattus, tel un ours qui lèche ses plaies ; même la faim était incapable de le ramener au village. Il trouvait des mûres, des myrtilles, buvait l'eau des ruisseaux et c'est de cela qu'il vivait. Ensuite il disparut. Les gens supposaient qu'il avait succombé à sa grande douleur et les jeunes filles composaient des chants où on parlait de leurs amours et de leur mort et ces chants s'étaient répandus à travers les montagnes. Pendant six ans on n'entendit pas parler de lui. Puis soudain, au bout de sept ans, il apparut. Maigre, tout noir, beaucoup plus vieux que son âge, mais apparemment calme. Il raconta qu'il avait été berger du côté hongrois. Pendant un an il resta seul, puis il se maria. Il fallait bien s'occuper de la ferme.

Lorsque se turent les coups de feu, lorsqu'on eut célébré le mariage et que sa femme fit entrer dans l'enclos les moutons et les vaches, Ivan parut même satisfait. Sa femme Palahna était d'une famille riche ; c'était une fille éclatante de santé, orgueilleuse, à la voix puissante et au cou velu. Certes, elle aimait les riches vêtements et pas mal d'argent ira à l'achat de fichus en soie et de riches colliers, mais tout cela ce sont des bagatelles ! En regardant les moutons qui bêlaient dans les enclos, son magnifique troupeau, ses vaches qui faisaient tinter leurs sonnailles et meuglaient dans les pâturages de la forêt, il ne se faisait pas de souci.

Maintenant il avait de quoi s'occuper. Il n'était pas avide de richesse. Ce n'était pas le but de la vie d'un Hout-soul. Ce qui remplissait son cœur de joie c'était de prendre soin du bétail. Les bêtes étaient pour lui ce qu'un enfant est pour sa mère. Ses pensées étaient constamment occupées par le souci que lui donnait l'herbe à faucher, par le bien-être de son bétail qu'il devait préserver de la maladie, du mauvais œil ; il veillait à ce que

les brebis mettent bas sans accident et que les vaches vèlent. Partout, de toutes parts, il y avait une menace et il fallait protéger le bétail des serpents, des bêtes sauvages et des sorcières qui par toutes sortes d'artifices extrayaient le lait des vaches et faisaient périr les bêtes. Il fallait savoir beaucoup de choses, utiliser la fumée, exorciser, recueillir les simples et prononcer les formules magiques. Palahna l'aidait. C'était une bonne maîtresse de maison et il partageait avec elle ses soucis de tous les jours.

— De quels voisins le Seigneur Dieu nous a grâti-fiés ! — se plaignait-elle à son mari. — Ce matin Khyma est entrée dans le hangar, a jeté un coup d'œil sur les agneaux, joint les mains et dit : « Mon Dieu ce qu'ils sont beaux ! ». Eh bien, tu es servie, pensai-je en moi-même. Elle n'eut pas le temps de franchir le seuil que déjà deux agneaux commencèrent à tourner sur place — et s'en était fait d'eux... Pouah, la sorcière !...

— Et moi, — racontait Ivan — je suis passé dans la nuit à côté de sa maison et qu'est-ce que j'ai vu : quelque chose de rond, ou aurait dit une bourse. Et ça brillait comme une étoile. Je me suis arrêté, j'ai regardé et ce quelque chose a traversé la prairie à travers la haie et a pénétré dans la porte de Khyma... Aussi vrai que je suis là !... Si je m'étais avisé j'aurais enlevé mes pantalons et j'aurais attrapé la sorcière, tandis que comme ça c'est perdu...

De l'autre côté, sur le monticule le plus proche, ils avaient pour voisin Ioura. A son sujet les gens disaient qu'il était l'égal de Dieu. Comme Dieu il était omniscient et tout-puissant ; il commandait à la grêle et était sorcier. Dans ses mains vigoureuses il détenait les forces célestes et terrestres, la mort et la vie, la santé des bêtes et des hommes ; on le redoutait, mais on avait besoin de lui.

Il arrivait qu'Ivan aussi s'adressât à lui, mais chaque fois qu'il croisait le regard des yeux noirs et ardents du

sorcier, il crachait sans se faire remarquer en disant :
« Que le sel remplisse tes yeux !... ».

Mais c'était Khyma qui les importunait le plus. Cette vieille bonne femme obséquieuse qui semblait toujours amicale, se transformait la nuit en un chien blanc et rôdait dans les cours voisines. Plus d'une fois Ivan avait lancé sa hache contre elle ou jeté ses fourches pour la chasser.

Leur vache tachetée maigrissait à vue d'œil et donnait de moins en moins de lait. Palahna savait qu'elle en était la cause. Elle la surveillait, prononçait des exorcismes, le soir à plusieurs reprises elle allait voir les vaches et même se levait dans la nuit. Une fois elle fit un tel vacarme qu'Ivan arriva en courant dans la cour, comme un forcené, et fut obligé de chasser du seuil un énorme crapaud qui essayait de pénétrer dans l'étable. Mais le crapaud disparut soudain et de derrière la haie grinçait déjà la voix de Khyma :

— Bien le bon soir, mes chers voisins... Ha-ha...

L'éhontée !

Que ne faisait-elle pas cette sorcière née ? Elle se transformait en une toile qui au crépuscule faisait une tache blanche à l'orée de la forêt ; elle rampait comme une couleuvre le long des monticules, telle une pelote transparente. Enfin elle absorbait le clair de lune afin qu'il fasse sombre lorsqu'elle se glissait vers le bétail des voisins. Plus d'un jura l'avoir vue en train de traire le battoir ; elle y fichait quatre piquets comme des mammelles et en tirait un plein baquet de lait.

Que de soucis pour Ivan ! Il n'avait même pas le temps de se ressaisir. La ferme réclamait un travail incessant, la vie des bêtes était si étroitement liée à sa propre existence qu'elle en chassait tout autre pensée. Mais parfois, sans qu'il s'y attarde le moins du monde, lorsqu'il levait les yeux vers les vertes prairies où le foin reposait en meules, ou bien lorsqu'il regardait la forêt

profonde et rêveuse, une voix depuis longtemps oubliée volait vers lui :

Pense à moi, mon bien-aimé,
Deux fois par jour,
Et moi, je penserai à toi
En une heure sept fois...

Alors il abandonnait tout travail et disparaissait on ne sait où.

L'orgeilleuse Palahna qui avait l'habitude de travailler six jours par semaine et de prendre son repos le dimanche en exhibant ses beaux vêtements lui reprochait avec irritation ses caprices. Mais lui se mettait en colère :

— Silence. Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi en paix...

Il était furieux contre lui-même : « A quoi bon tout ça ? » — et se sentant coupable il retournait auprès des bêtes.

Il leur apportait du pain ou une poignée de sel. Avec un meuglement confiant sa Blanchette et sa Bleuette s'approchaient de lui, sortaient leur langue chaude et rouge et léchaient ses mains en léchant le sel. Leurs yeux humides et brillants le regardaient avec amitié et la chaude odeur de leur pis et du fumier frais lui rendaient l'équilibre et le calme qu'il avait perdus.

Dans l'étable il était submergé par une mer de moutons tout petits et rondelets. Ils connaissaient leurs maîtres ces béliers et ces brebis et avec des bêlements joyeux se frottaient à ses jambes. Il plongeait ses doigts dans leur laine moelleuse ou bien, paternel, il prenait dans ses bras un agneau ; alors l'esprit de l'alpage soufflait sur lui et l'appelait vers les montagnes, son cœur s'apaisait et se réchauffait.

C'était là la joie d'Ivan.

Aimait-il Palahna ? Cette pensée ne l'occupait jamais.

Il était le maître, elle était la maîtresse de maison et bien qu'ils n'aient pas d'enfants ils avaient en revanche leurs bêtes. Que fallait-il de plus ? Menant rondement son ménage Palahna avait pris de l'embonpoint et était devenue forte et rose ; elle fumait la pipe comme la mère d'Ivan, portait des fichus de soie luxueux et sur son cou velu brillaient tant de colliers que les femmes du voisinage en crevaient de jalousie. Ils se rendaient ensemble à la ville ou à l'église. Palahna sellait elle-même son cheval et posait son soulier rouge dans l'étrier si fièrement qu'il semblait que toutes les montagnes lui appartenaient. Lors de la fête patronale il y avait des connaissances et de lointains parents. La bière écumait, l'eau de vie coulait, on apprenait toutes sortes de nouvelles venant des montagnes lointaines. Ivan embrassait les jeunes femmes, des hommes étrangers embrassaient Palahna — quoi d'étonnant à cela ! —, puis, contents d'avoir passé une si belle journée, ils revenaient à leurs soucis quotidiens.

Ils recevaient aussi la visite de fermiers honorables.

— Que Jésus soit loué. Comment va ta femme, ton bétail ? Ils sont en bonne santé ?

— Tout va très bien et chez vous ?...

Ils s'asseyaient à la table richement sculptée, lourds dans leurs vêtements en laine de mouton et consommaient ensemble de la koulecha fraîche et une houslianka (14 bis) à vous emporter la bouche.

Ainsi se passait la vie.

Pour le travail — les jours de la semaine, pour les sorcelleries — les jours fériés.

Le soir de Noël Ivan était toujours d'une humeur étrange.

Débordant d'un sentiment mystérieux et sacré, il faisait tout avec sérieux, comme s'il officiait. Il allumait

(14 bis) Houslianka : lait caillé et cuit.

pour Palahna le feu vivant pour le réveillon, étalait du foin sur la table et en dessous, avec conviction, il meuglait comme une vache, bêlait comme un mouton, hennissait comme un cheval pour la prospérité de leur bétail. Il encensait la khata et les étables pour chasser les bêtes sauvages et les sorcières et quand Palahna, rouge à force de courir de çà et de là, annonçait au milieu de cette fumée que les douze plats de la Noël étaient prêts, Ivan, avant de s'asseoir à table, portait ce repas sacré aux bêtes. C'est elles qui devaient goûter les premières aux holoubtsi (15), aux prunes, aux pois et au gruau que Palahna avait préparés avec tant de soins. Mais ce n'était pas tout. Il convenait encore d'inviter à cette sainte cène toutes les forces ennemies dont il devait se préserver toute la vie. D'une main il prenait le plat avec le mets, de l'autre une hache et il sortait. Les montagnes vertes, enveloppées de leur cape, prêtaient l'oreille avec attention au tintement des étoiles d'or, au scintillement du froid qui, tel une épée d'argent, brisait les sons dans l'air. Ivan étendait son bras vers ces lieux inhabités, scellés par l'hiver, et appelait à la sainte cène tous les sorciers, les esprits du mal, les astrologues de toute espèce, les loups et les ours des forêts. Il appelait la tempête lui demandant de lui faire la grâce de venir goûter aux mets copieux, à l'eau de vie délicieuse, de venir à la sainte cène ; mais ceux-ci ne lui faisaient pas la grâce de venir bien qu'Ivan renouvelât par trois fois son invitation. Alors il les adjurait afin qu'ils ne se montrassent jamais plus, puis poussait un soupir de soulagement.

Palahna attendait dans la khata. Le feu brûlait dans le poêle fatigué et la braise sommeillait doucement ; les mets reposaient sur le foin. La paix de Noël s'exhalait de tous les coins, la faim réclamait sa nourriture, mais on

(15) Les holoubtsi sont des feuilles de chou remplies de farce.

n'osait pas encore s'asseoir à table. Palahna regardait son mari et ensemble ils se mettaient à genoux en priant Dieu de laisser venir au repas ces âmes que personne ne connaît, qui disparaissent sans laisser de trace, qui sont écrasées par les troncs d'arbres, qui trépassent sur les routes ou se noient. Personne ne pense à elles ni en se levant ni en se couchant, personne n'y pense en allant par les routes, et elles, ces pauvres âmes, séjournent amèrement en enfer en attendant la sainte cène...

Lorsqu'ils priaient ainsi, Ivan était persuadé que derrière lui pleurait, toute courbée, Maritchka, tandis que les âmes de ceux qui étaient morts subitement s'asseyaient sur les bancs.

— Souffle avant de t'asseoir !, exigeait Palahna.

Mais lui savait ce qu'il devait faire sans qu'elle le lui dise. Il soufflait avec soin sur le banc pour ne pas faire tomber quelque âme et s'asseyait pour le repas...

A la sainte Mélanie (16), c'était Dieu en personne qui venait vers le bétail dans l'enclos. Du haut du ciel, les étoiles brillaient clairement, le froid sévissait avec ses craquements et Dieu, tout gris et allant nu-pieds sur la neige poudreuse, ouvrait doucement les portes de l'étable.

Réveillé dans la nuit, Ivan écoutait attentivement ; il lui semblait entendre une voix douce demander au bétail : « Bétail, as-tu été bien nourri et abreuvé ? Est-ce que le maître veille sur vous ? » Les moutons bêlaient gaiement, les vaches répondaient par un meuglement joyeux : le maître les soignait bien, consciencieusement, les abreuvait, les nourrissait et même aujourd'hui les avait brossés. Maintenant le Seigneur-Dieu allait sûrement le combler par de nouvelles naissances.

Et Dieu lui donnait de nouvelles naissances. Les brebis mettaient bas paisiblement, faisaient de petits agneaux et les vaches vêlaient sans accident.

(16) 31 décembre ancien style.



Palahna était continuellement occupée par ses sorcelleries. Elle faisait du feu au milieu des bêtes pour qu'elles soient luisantes, belles comme la lumière divine, pour que le Malin n'ait pas prise sur elles. Elle faisait tout ce qu'elle savait afin que les bêtes soient aussi paisibles que les racines dans la terre et que leur lait coule à profusion comme les eaux de la rivière. Elle leur adressait des paroles tendres :

— Vous devez nous nourrir, moi et mon maître, et moi je vous soignerai pour que vous dormiez paisiblement, pour que vous meugliez rarement, pour que la sorcière ne sache pas où vous avez passé la nuit, où vous avez été parqués, pour que personne ne vous jette un sort...

Ainsi passait la vie des bêtes et des gens qui s'unissait comme deux sources de montagne en un seul cours.



Demain il y a une grande fête. Saint Iouri du printemps reçoit de saint Dimitri d'hiver les clés du monde pour gouverner la terre. Les pleines eaux où baigne cette dernière la portent plus haut vers le soleil ; saint Iouri va parer les forêts et les prairies, la laine va croître sur les moutons, comme l'herbe sur la terre en été et les prés vont se reposer du bétail en se recouvrant d'une abondante verdure. Demain c'est le printemps, jour de joie et de soleil et, aujourd'hui, déjà les montagnes sont fleuries de feux et une fumée bleue enveloppe les sapins d'un voile transparent. Et quand le soleil se couche, que les feux se fanent et que les fumées s'envolent vers le ciel, le bétail répond par un meuglement joyeux ; on lui fait traverser le feu afin qu'il soit aussi vif que lui et qu'il se multiplie comme se multiplient les cendres.

La veille de la Saint-Iouri les gens sont allés se coucher tard bien qu'ils aient dû se lever tôt.

Palahna se réveilla dès que le jour se mit à poindre. « N'est-ce pas trop de bonne heure ? » — pensa-t-elle à haute voix, mais elle se rappela aussitôt qu'aujourd'hui c'était fête et qu'il fallait aller dans la prairie. Elle rejeta la couverture chaude et se leva. Ivan dormait encore, le poêle baillait dans un coin de la gueule noire de son orifice et près du poêle un grillon chantait tristement. Palahna ouvrit sa chemise, l'enleva et resta nue au milieu de la khata et après avoir jeté un coup d'œil apeuré sur Ivan elle se dirigea vers la porte. La porte grinça et le froid matinal saisit son corps. Les montagnes dormaient encore. Elles dormaient ces forêts de sapins comme des moines austères ; les prairies étaient devenues grises pendant la nuit ainsi que les sommets bleus qui s'estompaient dans le brouillard. Une vapeur froide s'élevait de la vallée et étendait ses bras blancs et velus vers les sapins noirs et sous le ciel encore pâle le Tchérémoche racontait ses rêves.

Palahna marchait sur les herbes mouillées et tremblait un peu dans le froid du matin. Elle était sûre que personne ne la verrait et même si on la voyait, qu'y avait-il de mal ? Ce qui aurait été dommage c'est qu'elle ne se livre pas à sa sorcellerie. Elle n'avait pas d'autre pensée. Au moment de l'Annonciation elle avait enfoui dans une fourmilière du sel, une boule de pain et un collier ; aujourd'hui il fallait déterrer tout cela. Petit à petit elle s'habitua au froid. Son corps fermé qui n'avait pas connu la maternité glissait librement et fièrement sur les jeunes herbes de la prairie, aussi rose et frais qu'un nuage doré, saturé d'une chaude pluie de printemps. Finalement elle s'arrêta sous un hêtre. Mais avant de défaire la fourmilière, elle leva ses mains au ciel et étira voluptueusement tout son corps dont les os craquèrent. Et soudain elle sentit qu'elle faiblissait. Elle se sentit

mal. Elle laissa retomber les mains sans force, regarda devant elle et d'un coup elle plongea dans un abîme noir de feu qui la retint enchaînée.

Le sorcier Ioura se tenait de l'autre côté de la haie et la regardait.

Elle voulut crier, mais ne put. Elle voulut fermer sa poitrine avec ses mains, mais elle n'avait pas de force pour les lever. Elle essaya de fuir, mais elle resta plantée sur place. Elle se tenait, impuissante, presque évanouie, et elle fixait les deux braises noires qui buvaient toute sa force.

Finalement la colère la saisit. Toute sa sorcellerie était perdue ! Palahna fit un effort sur elle-même pour fulminer cette colère et elle lui lança rageusement :

— Qu'as-tu à écarquiller les yeux ? Tu n'as jamais vu de femme ?

Sans baisser ses yeux qui la tenaient enchaînée il fit scintiller ses dents :

— Une femme comme vous, Palahna, je n'en ai jamais vu, par Dieu !

Et il enjamba la haie.

Elle vit bien s'approcher ces deux braises qui avaient réduit en cendre sa volonté et elle restait toujours debout, incapable de bouger, dans une attente dont elle ne savait si elle était douce ou terrifiante.

Il était déjà tout près. Elle voyait les coutures ornées de son gilet de peau ; ses dents étincelantes dans sa bouche ouverte... sa main à moitié levée... La chaleur de son corps soufflait sur elle, toute proche, et elle restait toujours debout.

Mais lorsque ses doigts de fer lui serrèrent la main comme un étau et l'attirèrent, elle s'arracha à lui avec un cri et s'enfuit dans la khata.

Le sorcier resta debout en enflant ses narines et suivait du regard le corps blanc de Palahna qui ondulait sur l'herbe comme les vagues du Tchérémoche.

Quand Palahna eut disparu, il repassa par dessus la haie et recommença à éparpiller sur la prairie la cendre du feu de la veille pour que les vaches et les moutons qui viendront paître ici se multiplient en abondance, pour que chaque brebis fasse deux petits...

Palahna arriva à la maison en rage. Heureusement qu'Ivan n'avait rien vu. Eh bien, en voilà un joli voisin ! Puisse sa bouche se dessécher ! Il ne pouvait pas trouver un autre moment pour s'approcher d'elle !... Que le diable l'emporte !... Ce qui était sûr c'était que sa sorcellerie avait été gâchée... Elle hésitait et ne savait si elle devait parler de Ioura à Ivan ou bien le laisser en paix. De tout cela il ne pouvait résulter qu'une bagarre et une brouille, — et avoir un accrochage avec le sorcier... Elle aurait dû le gifler et même cela... Mais Palahna savait qu'elle n'aurait pu lever la main. A la seule pensée de tout cela elle sentait une faiblesse envahir tout son corps, ses bras et ses jambes, une sorte de doux accablement. Elle sentait une sorte de toile d'araignée enserrer tout son corps sous l'effet du regard brûlant de ses yeux noirs, de l'éclat de ses dents dans sa bouche avidement ouverte. Et quoi qu'elle fit ce jour-là, le regard du sorcier la tenait dans ses liens.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cet incident et Palahna n'avait rien dit à Ivan de sa rencontre avec Ioura. Elle observait seulement son mari. Quelque chose lui pesait, une sorte de chagrin le rongait et épuisait son corps ; ses yeux fatigués avaient une expression vieillie et trouble. Il maigrissait à vue d'œil, devenait indifférent ; oui, Ioura était plus beau. Si elle avait voulu avoir un amant elle aurait pris Ioura. Mais Palahna était orgueilleuse, on ne pouvait la prendre par la violence. Et puis elle était vexée contre le sorcier.

Un jour ils se rencontrèrent près de la rivière. Palahna crut un instant qu'elle était nue, qu'une toile

d'araignée ténue enveloppait son corps. Comme dans un rêve elle perçut :

— Comment avez-vous dormi, Palahnotchka, mon âme ?

Elle avait sur la langue la réponse : « Bien et vous ? ». Mais elle se retint, fit une moue de dédain et passa à côté de lui comme si elle ne l'avait même pas vu.

— Comment allez-vous ? — entendit-elle derrière elle à nouveau.

Mais elle ne se retourna pas.

« Eh bien, à présent attends-toi à un malheur ! » — pensa-t-elle avec effroi.

En effet, à peine était-elle revenue à la maison, Ivan l'attendait avec la nouvelle qu'un agneau était mort. Mais, si incroyable que cela soit, elle n'eut pas le moindre regret de cette perte. C'est même la colère qui la prit en voyant qu'Ivan était tant chagriné de cela.

Ioura ne croisait plus Palahna sur son chemin. Et pourtant elle pensait de plus en plus à lui. Palahna écoutait avec curiosité et plaisir les récits qui se faisaient sur sa force et elle admirait qu'il puisse tant de choses, ce fougueux Ioura qui n'avait pas vu de plus belle femme que Palahna ! Il était puissant, vigoureux, savait tout. Par sa parole le bétail périssait sur le champ, les gens dépérissaient et noircissaient comme de la fumée ; il pouvait envoyer la mort et la vie, disperser les nuages et arrêter la grêle ; avec le feu de son œil noir il pouvait réduire en cendres les ennemis et allumer l'amour dans le cœur des femmes. Il était un dieu sur la terre, ce Ioura qui désirait Palahna, qui avait étendu vers elle ses mains dans lesquelles il contenait les forces du monde.

Son amour pour ses vaches et son mari se flétrissait : ils pâlissaient et s'estompaient comme la brume qui se pose pour un instant sur les sapins. Pleine de mélancolie elle allait dans la prairie s'asseoir sous le hêtre, et là elle sentait sur sa poitrine le souffle chaud de Ioura

et ses doigts de fer. Elle aurait été sa maîtresse s'il avait apparu à ce moment-là.

Mais il n'apparaissait pas...

Le jour était chaud. Ihrets se couvrait de nuages, la terre fumait, de la Montagne Noire couraient sans cesse des nuages et les pluies se répandaient, pendant que le soleil envoyait des rayons obliques. Il faisait si lourd que Palahna ne serait pas montée sur la hauteur si elle n'avait fait un rêve qui annonçait un malheur pour le bétail. Elle voulait aller voir les vaches dans la forêt. Autour d'elle les montagnes étaient enveloppées de brume, comme si les torrents montagnards étaient en ébullition et fumaient. Le Tchérimoche bruissait en bas. Il lui était dur de reposer sur les rochers et il sautait de pierre en pierre. Mais à peine Palahna eut-elle atteint le sommet que le vent agita son aile depuis la Montagne Noire et secoua les arbres. « Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage », — pensa-t-elle et elle tourna son visage vers le vent. Oui, ça l'était... Là-bas un nuage lourd, d'un blanc bleuté, bouillonnait. On aurait dit que la Montagne Noire elle-même montait vers le ciel, prête à descendre sur la terre et à tout étouffer. Le vent courait devant elle et agitait en tout sens les sapins ; les montagnes et les collines étaient devenues noires en un moment, comme après un incendie. Il ne fallait pas penser aller plus loin. Palahna s'abrita sous la tente fournie par un sapin. Le sapin grinçait. De loin le tonnerre s'approchait dans un grondement ouaté, des ombres couraient rapidement sur les montagnes, effaçant les couleurs et les jeunes sapins se courbaient en deux sur les sommets lointains. « Pourvu qu'il ne tombe pas de grêle », — pensait Palahna effrayée en s'emmitouflant dans son gilet de peau.

Au-dessus de sa tête le bruit était intense. Là-bas, sur la Montagne Noire les sorciers brisaient maintenant la glace des lacs gelés et les âmes de ceux qui étaient morts subitement ramassaient cette glace dans des sacs

et fondaient avec eux sur les nuages pour les éparpiller sur la terre. « Les foins sont perdus, la glace va les recouvrir et le pauvre bétail affamé va pleurer », — pensait-elle avec amertume. Mais elle n'eut pas le temps d'aller jusqu'au bout de ses pensées que le tonnerre éclata, les montagnes se mirent à trembler, les cimes des jeunes sapins tombèrent sur la terre qui se souleva, et tout se mit à tourbillonner. Palahna eut à peine le temps de s'accrocher à un tronc d'arbre et comme à travers le brouillard elle aperçut tout à coup un homme gravissant la montagne. Il luttait avec le vent, mettait ses pieds comme une écrevisse, s'accrochait aux pierres et avançait toujours plus haut. Le voilà qui était déjà tout près ; courbé en deux, il courait et enfin s'arrêta au sommet. Palahna reconnut Ioura.

— Celui-là, sans doute qu'il vient vers moi... — pensa Palahna, effrayée, mais Ioura ne la voyait visiblement pas.

Il se dressa en face du nuage, une jambe en avant et les mains sur la poitrine. Il tourna son visage blême en arrière et fixa son œil sombre sur le nuage. Il resta ainsi un long instant et le nuage marcha sur lui. Et soudain, d'un mouvement violent, il jeta son chapeau par terre. Le vent l'emporta aussitôt dans la vallée et s'engouffra dans la longue chevelure de Ioura. Alors celui-ci leva vers le nuage le bâton qu'il tenait dans la main et cria au bouillonnement bleu :

— Halte ! Tu ne passeras pas !...

Le nuage réfléchit un instant et envoya en réponse une flèche de feu.

— Oï ! — fit Palahna en couvrant ses yeux avec ses mains, comme si les montagnes s'écroulaient.

Mais Ioura restait toujours debout avec force et ses boucles se tordaient sur sa tête comme un nœud de vipères.

— Aha ! Tu fais ainsi ! — cria Ioura au nuage. — Eh bien, je dois te conjurer. Je vous conjure, tonnerres



et enfants du tonnerre, nuées et enfants des nuées, je te chasse, tempête, à gauche, vers les forêts et les eaux... Va, éparpille-toi, comme le vent sur le monde... Eclate et répands-toi, ici tu n'as aucune puissance...

Mais le nuage pencha seulement son aile gauche avec dédain et se mit à virer vers la droite, au-dessus des prairies.

— Malheur ! — dit Palahna en serrant ses bras. — Il va détruire complètement les foins...

Cependant Ioura ne voulait pas céder. Il devint encore plus blême, ses yeux s'assombrirent. Quand le nuage allait à droite, il le suivait, quand il allait à gauche, lui aussi allait dans cette direction. Ioura courait à sa suite, en agitant les bras, en luttant avec le vent, en menaçant avec son bâton. Il se tortillait comme une anguille, il se mesurait avec le nuage, le retenait... Encore un peu, encore de ce côté... Il sentait de la force dans sa poitrine, envoyait du tonnerre par ses yeux, levait les bras au ciel et répétait ses imprécations. Le vent s'engouffrait dans son gilet de peau et le frappait à la poitrine ; le nuage grognait, claquait sous le tonnerre, cinglait ses yeux de pluie, tremblait au-dessus de sa tête, prêt à tomber, et lui, couvert de sueur, respirait à peine, il s'affairait sur la hauteur, hors de lui, craignant de perdre ses dernières forces. Il sentait que celles-ci commençaient à s'affaiblir, que sa poitrine était vide, que le vent arrachait sa voix, que la pluie noyait ses yeux, que le nuage avait le dessus et alors, dans un dernier effort, il leva vers le ciel son bâton court :

— Halte !

Le nuage s'arrêta soudain. Il souleva de façon inattendue un de ses bords, se cabra comme un cheval, craqua d'une colère intérieure, désespéré de son impuissance et se mit à supplier :

— Lâche-moi ! Où dois-je aller ?

— Je ne te lâcherai pas !

— Lâche-le sinon nous périrons ! — criaient les âmes, courbées sous le poids des sacs remplis de glace.

— Aha ! Maintenant tu supplies !... Je t'adjure : disparaîs dans l'inconnu, dans les gouffres, là où ne parviennent ni le hennissement des chevaux, ni le meuglement des vaches, ni le bêlement des moutons, ni le vol des corbeaux, là où l'on n'entend aucune voix chrétienne... C'est là que je te laisse partir...

Et, chose incroyable, le nuage obéit et se dirigea, soumis, vers la gauche et défit ses sacs au-dessus de la rivière en déversant une grêle drue sur ses rives. Un rideau blanc couvrit les montagnes et dans la profonde vallée quelque chose bouillonna, craqua et fit un bruit sourd. Ioura tomba par terre en haletant.

Lorsque le soleil troua le nuage et que les herbes humides se mirent à sourire soudain, Ioura vit comme dans un rêve courir vers lui Palahna. Elle était toute rayonnante et accueillante comme le soleil, quand elle se pencha sur lui en lui demandant avec sollicitude :

— Ioura, mon ami, il ne t'est rien arrivé ?

— Non, Palahnotchka, mon âme, non, rien... Vois ! J'ai détourné la tempête...

Il étendit ses mains vers elle...

Ainsi Palahna devint la maîtresse de Ioura.



Ivan était tout étonné de l'attitude de Palahna. Elle aimait bien s'habiller somptueusement auparavant, mais à présent quelque chose de nouveau s'était emparé d'elle : même les jours ordinaires elle portait des foulards de soie ornés de dessins savants et précieux, des jupes brodées de fils d'or et d'argent et de lourds colliers fai-

saient plier son cou. Parfois elle disparaissait de la maison et revenait tard, rouge, échevelée, comme ivre.

— Où traînes-tu toujours ? — disait Ivan en colère — Fais attention, la patronne !

Mais Palahna ne faisait que rire.

— Et alors maintenant je ne peux plus me promener comme je veux... Je veux vivre. Nous ne sommes qu'une seule fois sur cette terre...

Car c'est la vérité, notre existence est courte — le temps d'un éclair et elle s'éteint. Telle était la pensée d'Ivan, mais Palahna allait trop loin. Chaque jour elle buvait à l'auberge avec Ioura, le sorcier ; publiquement elle l'embrassait et lui donnait des baisers, sans même se cacher qu'elle avait un amant. Était-elle la première ? Depuis que le monde est monde, il n'était pas arrivé qu'une femme s'en tînt à un seul homme.

Tout le monde parlait de Palahna et de Ioura ; Ivan le savait et l'acceptait avec indifférence. Elle a choisi un sorcier, qu'elle le garde ! Palahna s'épanouissait et s'amusait ; Ivan, lui, s'étiolait, se desséchait, s'affaiblissait. Il s'étonnait lui-même de ce changement. Que lui était-il arrivé ? Les forces l'abandonnaient, ses yeux étaient comme distraits et vagues et s'enfonçaient dans leurs orbites ; la vie avait perdu toute sa saveur. Même les bêtes ne lui donnaient plus la joie d'autrefois. Est-ce que quelqu'un lui avait fait quelque chose, est-ce qu'on lui avait jeté un sort ? Il ne regrettait pas Palahna, il n'avait même pas dans son cœur le sentiment d'une offense, même s'il devait se battre à cause d'elle avec Ioura.

Pas par colère, mais pour le « qu'en dira-t-on ? », si les gens l'y poussaient. Et s'il n'y avait pas eu Semen, son compagnon, qui avait pris la défense d'Ivan, peut-être n'y aurait-il rien eu.

En effet rencontrant une fois Ioura à l'auberge, Semen l'avait frappé au visage.

— Espèce de vaurien, pourquoi tournes-tu autour de Palahna, tu n'as pas assez de ta femme ?

Alors Ivan eut honte. Il sauta sur Ioura.

— Occupe-toi de ta Hafia et ne touche pas à ma femme ! — et il agita sa hache devant le visage de Ioura.

— L'as-tu achetée au marché ? — dit Ioura en s'enflammant.

Et sa hache se mit aussi à danser devant les yeux d'Ivan.

— Que la peste t'étouffe !...

— Espèce de bandit !...

— Tiens, attrape.

Ivan frappa le premier, droit au front. Mais Ioura, ruisselant de sang, eut le temps de donner un coup à Ivan entre les yeux et le couvrit de sang jusqu'à la poitrine. Tous les deux étaient aveuglés par le flot de sang chaud qui leur noyait les yeux et malgré cela ils cognaient leurs haches et se blessaient mutuellement à la poitrine. Ils dansaient une danse de mort, ces masques rouges d'où fumait le sang chaud. Ioura avait déjà un bras hors de combat, mais d'un coup adroitement porté il brisa net la hache d'Ivan. Celui-ci se courba, attendant la mort, mais Ioura contint sa rage et d'un geste superbe et magnanime il jeta sa hache dans un coin.

— Je ne lutte pas avec une hache contre un homme désarmé !...

Alors ils engagèrent un corps à corps.

On les sépara avec peine.

Qu'y avait-il là d'extraordinaire ? Ivan lava ses blessures en colorant de son sang le Tchérémoche et retourna à ses moutons. Là il retrouva le repos et le réconfort.

Mais ce combat ne changea rien. Tout resta comme auparavant. Palahna continuait à désertier la khata et Ivan dépérissait. Sa peau noire était tendue sur ses os ; ses yeux étaient enfoncés encore davantage ; la fièvre,

l'irritation et l'inquiétude le rongeaient. Il avait même perdu le goût de la nourriture.

« Ça ne peut être que l'œuvre du sorcier, — pensait Ivan amèrement, — il en veut à ma vie, il veut me faire disparaître de ce monde et me fait dépérir... ».

Il alla voir une sorcière qui essaya de conjurer les maléfices ; rien n'y fit : c'était donc que le sorcier était le plus fort.

Ivan put s'en convaincre. Passant une fois devant la khata de Ioura, il entendit la voix de Palahna. Pas possible, c'était elle ? Son souffle en fut coupé.

La main pressée contre son cœur, il appliqua son oreille à la porte. Il ne s'était pas trompé. C'était Palahna. Il chercha une fente qui lui permit de regarder dans la cour et il se glissa doucement vers la palissade. Enfin il réussit à trouver un trou dans celle-ci et il vit Palahna et le sorcier. Ioura, courbé, tenait devant Palahna une poupée de glaise et la touchait de ses doigts, des pieds à la tête.

— Je fiche le bout de bois ici, — chuchotait-il d'une voix sinistre, — ses bras et ses jambes se dessècheront. Si je touche au ventre, il sera incapable de manger...

— Et si l'on frappe à la tête ? — demandait curieuse Palahna.

— Alors il mourra sur place...

C'était donc contre lui qu'ils complotaient ...

Cette nouvelle l'abasourdit et emplit sa tête de brouillard. Il aurait fallu sauter par dessus la palissade et les tuer sur place l'un et l'autre. Ivan serra dans sa main sa hache, mesura des yeux la palissade, mais tout à coup il se découragea. L'impuissance et l'indifférence s'emparèrent à nouveau de tout son corps. A quoi bon ? Pourquoi ? Telle devait être sa destinée sans doute. Il eut soudain froid, laissa retomber sans force sa hache et continua sa route. Il marchait, vidé, sans sentir la terre sous ses pieds, abandonnant le sentier. Des cercles rouges

volaient devant ses yeux et s'estompaient sur les montagnes.

Où allait-il ? Il n'en avait aucune idée. Errant sans but, il monta sur la montagne, descendit et remonta, là où ses pas le portaient. Enfin il vit qu'il était assis au bord de la rivière. Elle bouillonnait et bruissait sous ses pieds, ce sang vert des montagnes vertes, et lui, plongeait son regard égaré dans son courant rapide, jusqu'au moment où dans son cerveau épuisé s'alluma une première pensée claire : c'est à cet endroit que jadis avait erré Maritchka. C'est ici que l'eau l'avait emportée. Alors ses souvenirs se mirent à émerger les uns après les autres, à emplir sa poitrine vide. Il vit à nouveau Maritchka, son visage aimé, sa tendresse simple et franche, il entendit sa voix, ses chansons... « Pense à moi, mon bien-aimé, deux fois par jour et moi je penserai à toi sept fois en une heure... ». Et voici que maintenant il n'y avait plus rien. Et rien ne reviendrait plus, comme ne peut plus jamais revenir l'écume qui s'en va avec l'eau. Autrefois Maritchka et maintenant lui... A présent son étoile tenait à peine au ciel, prête à tomber. D'ailleurs que vaut notre vie ? Comme un éclair dans le ciel, comme une fleur de cerisier... brève et éphémère...

Le soleil s'était couché derrière les montagnes, dans les ombres silencieuses du soir les khatas houtsoules se couvraient de fumée. La fumée bleue se déroulait à travers les fentes des toits, enveloppant les maisons qui s'épanouissaient comme de grandes fleurs bleues.

La tristesse s'empara du cœur d'Ivan, son âme avait le désir de quelque chose de plus beau, d'inconnu même, elle tendait vers d'autres mondes plus beaux où elle eût pu trouver la paix.

Et lorsque la nuit survint et que dans les montagnes noires les lumières des hameaux isolés se mirent à scintiller, tels les yeux de monstres maléfiques, Ivan sentit que

les forces ennemies étaient plus fortes que lui et qu'il avait succombé dans la lutte.



Ivan se réveilla.

— Lève-toi, — lui disait Maritchka. — Lève-toi et allons.

Il la regarda et ne s'étonna pas le moins du monde. C'était bien que Maritchka fût enfin venue.

Il se releva et partit avec elle.

En silence ils gravirent la montagne et bien que ce fût déjà la nuit, Ivan voyait nettement à la lumière des étoiles son visage. Ils franchirent la haie qui séparait la prairie de la forêt et entrèrent dans l'épais fourré de petits sapins.

— Pourquoi es-tu si amaigri ? N'es-tu pas malade ? — lui demandait Maritchka.

— C'est de toi, Maritchka, mon âme, c'est de toi que je m'ennuyais... — Il ne lui demandait pas où ils allaient. Il se sentait si bien avec elle.

— Est-ce que tu te souviens, Ivanko, mon cœur, comment nous nous sommes rencontrés ici, dans cette forêt ? Tu jouais pour moi de la flûte et moi je mettais mes mains autour de ton cou et je baisais tes boucles chéries ?

— Oh oui, je m'en souviens, Maritchka, et je ne l'oublierai jamais...

Il voyait Maritchka devant lui, mais il éprouvait un sentiment étrange, car il savait bien que ce n'était pas elle, mais une ondine. Il marchait à côté d'elle et avait peur de la laisser passer devant lui, pour ne pas voir le trou ensanglanté dans son dos, à travers lequel on



aurait aperçu son cœur, ses entrailles et tout le reste, comme c'est le cas pour les ondines. Dans les sentiers étroits il se blottissait contre Maritchka pour marcher côte à côte, pour ne pas rester en arrière et il sentait la chaleur de son corps.

— Depuis longtemps je voulais te demander : pourquoi m'as-tu frappée au visage ? C'était, te souviens-tu, lorsque nos parents se battaient et que moi, ayant vu le sang couler, je restais toute tremblante sous un chariot...

— Tu t'étais enfuie, j'ai jeté tes rubans à l'eau et tu m'as donné un sucre d'orge ?...

— Je t'ai aimé du premier coup...

Ils s'enfoncèrent davantage dans la forêt. Les sapins noirs étendaient avec bienveillance leurs pattes velues au-dessus d'eux, comme s'ils les bénissaient ; alentour régnait un silence austère, replié sur lui-même et dans les vallées les torrents écumants et capricieux se brisaient avec fracas.

— Une fois, j'ai voulu te faire peur et je me suis cachée. Je me suis enfoncée dans la mousse et me suis tapie dans les fougères où je restais couchée en silence. Tu m'appelais, tu me cherchais, étais sur le point de pleurer. Et moi je restais couchée et retenais mon rire. Et si tu avais fini par me trouver, qu'aurais-tu fait de moi ?...

— Ha-ha-ha !

— Pfoui !... Espèce de dévergondé...

Elle enfla gentiment ses lèvres et lui jeta un regard malicieux.

— Ha-ha-ha ! — riait Ivan.

— Ha-ha-ha ! — riaient-ils tous les deux en se serrant l'un contre l'autre. Elle lui rappelait tous leurs amusements d'enfants, leurs baignades dans les froids torrents, leurs farces et leurs chansons, leurs peurs et leurs joies, leurs embrassements passionnés et le tourment de leur

séparation, tous ces petits riens si chers qui réchauffait leur cœur.

— Pourquoi n'est-tu pas revenu plus vite de l'alpage, Ivanko ? Que faisais-tu là-bas ?

Ivan désirait lui raconter comment la sylvaine l'avait appelé sur l'alpage, en prenant la voix de Maritchka, mais il évita de rappeler cela. Sa conscience se dédoublait. Il sentait que Maritchka était à côté de lui et il savait que Maritchka n'était plus de ce monde, que c'était quelqu'un d'autre qui le menait vers l'inconnu, vers le néant, pour le perdre. Malgré cela, il se sentait bien, il suivait son rire, son gazouillis de jeune fille ; il n'avait peur de rien, il était léger et heureux comme jadis.

Tous ses tracas et ses soucis, la peur de la mort, Palahna et le sorcier ennemi — tout avait disparu, tout s'était envolé, comme si tout cela n'avait jamais existé. Sa jeunesse insouciante et sa joie le menaient à nouveau à travers ces sommets inhabités, si morts et si solitaires que même le murmure de la forêt ne pouvait s'y maintenir et s'écoulait dans la vallée tel le bruit des torrents.

— Je regardais toujours vers toi et attendais le moment où tu reviendrais de l'alpage. Je ne mangeais pas, ne dormais pas, avais perdu mes chansons ; le monde m'apparaissait tout fané... Tant que nous nous aimions, même les chênes desséchés fleurissaient, mais quand nous nous sommes séparés, même les chênes verts se sont étiolés...

— Ne parle pas ainsi, Maritchka, ne parle pas ainsi, ma bien-aimée... Maintenant nous serons ensemble pour toujours...

— Pour toujours ? Ha-ha-ha...

Ivan tressaillit et s'arrêta. Ce rire sec et maléfique lui avait cinglé le cœur. Méfiant, il se tourna vers elle.

— Tu ris, Maritchka ?

— Qu'as-tu, Ivanko ! Je ne riais pas. Cela t'a semblé.

Tu es fatigué ? Tu as de la peine à avancer ? Allons encore un peu. Avançons !...

Elle le suppliait et ils continuaient à marcher, serrés fortement l'un à l'autre, épaule contre épaule, avec un seul désir — avancer pour qu'elle ne reste pas en arrière et qu'il ne voie pas ce que Maritchka avait à la place de vêtements, à la place du dos... Mais qu'était-ce... Il ne voulait pas y penser.

La forêt s'épaississait de plus en plus. L'odeur des souches pourries, le parfum du cimetière forestier venait à lui de ces fourrés où pourrissaient les vieux sapins et nichaient les champignons vénéneux — le bolet Satan et la russule. De grandes pierres se tenaient froides sous la mousse glissante, les racines nues des sapins, couverts d'une couche d'aiguilles sèches, enserraient les sentiers.

Ils allaient de plus en plus loin et parvinrent dans la profondeur froide et hostile des hautes forêts.

Ils arrivèrent à une clairière. Ici il faisait un peu plus clair, les sapins semblaient avoir fermé derrière eux les ténèbres de la profonde nuit.

Soudain Maritchka tressaillit et s'arrêta. Elle tendit le cou et prêta l'oreille. Ivan remarqua que l'inquiétude glissa sur son visage et lui fit relever les sourcils. Que se passait-il ? Mais Maritchka, impatiente, arrêta sa question en mettant un doigt sur les lèvres en signe de silence et disparut soudain. Tout cela s'était passé de manière si inattendue et si étrange qu'Ivan n'arrivait pas à se ressaisir.

Pourquoi avait-elle été effrayée, où était-elle passée ? Il resta un moment sur place, espérant que Maritchka reviendrait bientôt, mais comme elle n'était pas apparue au bout d'un long moment, il l'appela doucement :

— Maritchka !...

Le moelleux capuchon des branches des sapins avala cet appel, puis tout redevint silencieux.

Ivan s'inquiétait. Il voulait chercher Maritchka, mais

ne savait de quel côté aller, car il n'avait pas vu où elle avait disparu. Elle ne pouvait que s'être égarée dans la forêt ou bien être tombé dans un précipice. Ne devrait-il pas faire un feu ? Elle verrait le feu et saurait où revenir.

Ivan jeta en tas des branches sèches et les alluma. Le feu crépita doucement et se mit à fumer. Lorsque la fumée commença à tourbillonner au-dessus du feu, les ombres des sapins hirsutes s'agitèrent et animèrent la clairière. Ivan s'assit sur une souche et regarda autour de lui. La clairière était jonchée de souches pourries, d'un réseau piquant de pointes aiguës, à travers lesquelles croissaient des framboisiers sauvages. Les branches inférieures des sapins, frêles et desséchées, pendaient jusqu'au sol, comme une barbe rousse.

La tristesse envahit à nouveau Ivan. A nouveau il était seul. Maritchka ne venait pas. Il alluma sa pipe et regarda le feu pour abrégier son attente. Maritchka devait enfin venir. Il lui semblait même qu'il entendait son pas et le craquement des branches sous ses pieds. Ah ! Enfin c'était elle... Il voulut se lever et aller à sa rencontre, mais n'en eut pas le temps.

Les branches mortes s'écartèrent doucement et un homme sortit de la forêt.

Il n'avait pas de vêtements. Des poils duveteux et sombres recouvraient tout son corps, entouraient ses yeux ronds et bienveillants, formaient une barbe en pointe qui retombait sur sa poitrine. Il posa ses mains velues sur son gros ventre et s'approcha d'Ivan.

Ivan le reconnut aussitôt. C'était le bon esprit de la forêt, le joyeux Tchouhaïstyr qui protège les hommes contre les ondines, leur ennemi mortel : il les attrapait et les mettait en pièces.

Tchouhaïstyr sourit avec bienveillance, fit un clin d'œil malicieux et demanda à Ivan :

— De quel côté s'est-elle enfuie ?

— Qui ?

— L'ondine.

« Il parle de Maritchka, — pensa avec effroi Ivan et son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine : — voilà pourquoi elle avait disparu !... ».

— Je ne sais pas... Je ne l'ai pas vue, — répondit avec indifférence Ivan et il invita Tchouhaïstyr :

— Asseyez-vous.

Tchouhaïstyr s'assit sur une souche, se secoua pour faire tomber les feuilles sèches et étendit ses pieds vers le feu.

Tous les deux se taisaient. L'homme de la forêt se réchauffait près du foyer et caressait son ventre rond ; Ivan pensait obstinément au moyen de retenir le plus longtemps possible Tchouhaïstyr pour que Maritchka puisse s'enfuir le plus loin possible.

Mais Tchouhaïstyr vint lui-même à son aide.

Il fit un clin d'œil malicieux à Ivan et lui dit :

— Peut-être vas-tu danser un peu avec moi ?

— Pourquoi pas ? — acquiesça Ivan en se levant.

Il jeta des brindilles sur le feu, regarda ses chaussures, arrangea sa chemise et se tint prêt à la danse.

Tchouhaïstyr posa ses mains velues sur les côtés et se mit en mouvement.

— Eh bien, commence !...

Alors, puisqu'il faut commencer, commençons.

Ivan tapa du pied sur place, avança sa jambe, secoua tout son corps et s'engagea dans une danse hout-soule légère. Devant lui Tchouhaïstyr se tortillait de façon comique. Il plissait ses yeux, faisait claquer ses lèvres, agitait son ventre et ses jambes poilues comme celles d'un ours, piétinaient sur place de façon gauche, se courbaient et se tendaient, comme de grosses jantes. La danse l'avait visiblement réchauffé. Déjà il sautait plus haut, s'accroupissait plus bas, reprenait haleine dans un grognement joyeux et soufflait comme un soufflet de

forge. Des gouttes de sueur entouraient ses yeux et coulaient en rigoles du front à la bouche et elles brillaient sous ses aisselles et sur son ventre, comme un cheval. Mais Tchouhaïstyr s'en donnait à cœur joie :

— Un haïdouk (16 bis) ! Encore un !... — criait-il à Ivan en martelant la terre de ses talons.

— Encore un enroulé ! Encore un aveugle !... — criait Ivan en redoublant d'ardeur. Ho-ho ! S'il faut danser, alors dansons.

— Qu'il en soit ainsi ! — dit Tchouhaïstyr en frappant dans ses mains, en s'accroupissant et en virevoltant.

— Ha-ha-ha ! — fit Ivan en se frappant sur les cuisses.

Est-ce qu'il n'était plus capable de danser ?

Le feu brûlait d'une flamme joyeuse et découpait les ombres des danseurs qui se tordaient et s'agitaient sur la clairière inondée de lumière.

Tchouhaïstyr donnait des signes de fatigue. A tout instant il portait sa main aux ongles sales à son front pour essuyer la sueur et il ne bondissait déjà plus, ne faisant qu'agiter sur place son corps velu.

— Peut-être que cela suffit ? — dit essoufflé Tchouhaïstyr.

— Que non... encore un peu.

Ivan défaillait lui-même d'épuisement. Il était surchauffé, tout mouillé, ses pieds lui faisait mal et sa poitrine respirait avec peine.

— Je vais te jouer quelque chose pour danser, — disait Ivan à Tchouhaïstyr en l'encourageant et il saisit sa flûte dans sa double ceinture. — Tu n'en as jamais entendu de semblable, mon vieux...

Il joua la chanson qu'il avait entendue de l'Invisible dans la forêt : « Mes chèvres sont là !... Mes chèvres sont

(16 bis) « Haïdouk », « enroulé », « aveugle » : pas de danse.

là !... » — Tchouhaïstyr, ranimé par les sons de la chanson plissa ses yeux de contentement et sembla avoir oublié sa fatigue.

Maintenant Maritchka pouvait être tranquille.

« Fuis, Maritchka... n'aie pas peur, mon âme... ton ennemi danse », — chantait la flûte.

Les poils collaient au corps de Tchouhaïstyr, comme s'il venait de sortir de l'eau, la bave coulait en petites rigoles de sa bouche, ouverte de joie, il était étincelant devant le feu et Ivan redoublait son ardeur par son jeu joyeux et comme hors de lui, plein de frénésie, s'oubliant lui-même, il frappait les pierres de la clairière de ses pieds d'où les chaussures étaient parties...

Enfin Tchouhaïstyr fut à bout de forces.

— Ça suffit, je n'en peux plus...

Il tomba sur l'herbe et souffla péniblement, en fermant les yeux. Ivan s'abattit sur le sol à côté de Tchouhaïstyr et ils respiraient au même rythme.

Enfin Tchouhaïstyr ricana doucement :

— Eh bien, aujourd'hui, je m'en suis donné à cœur joie...

Il pétrit avec contentement son ventre rond, grogna, lissa ses poils sur sa poitrine et prit congé...

— Merci beaucoup pour la danse...

— Portez-vous bien.

— Et vous aussi...

Il écarta les branches sèches des sapins et s'enfonça dans la forêt.

L'obscurité et le silence envahirent à nouveau la clairière. Le feu qui se consumait clignait de son œil unique et rouge dans les ténèbres.

Mais où était Maritchka ?

Ivan avait tant de choses à lui raconter. Il sentait la nécessité de lui faire le récit de sa vie tout entière, des jours sans joie, de sa solitude au milieu des ennemis, de son mariage malheureux... Mais où était-elle ? Où avait-

elle disparu ? Peut-être à gauche ? Il lui semblait qu'il l'avait vue à gauche au dernier moment.

Ivan se dirigea à gauche. Il y avait là un fourré. Les sapins se pressaient si fortement ensemble qu'il était difficile de se glisser entre leurs troncs rugueux. Les branches sèches inférieures lui piquaient le visage. Mais il continuait à avancer. Il errait dans les ténèbres épaisses, trébuchait et se heurtait sans cesse aux troncs. Par moment il lui semblait que quelqu'un l'appelait. Il s'arrêtait, retenait son souffle et prêtait l'oreille. Mais la forêt répandait un silence si total que le bruissement des branches sèches contre lesquelles ses épaules se frottaient, lui paraissaient comme le craquement bruyant d'un tronc d'arbre abattu par la hache dans la forêt. Ivan continuait son chemin, étendant ses bras devant lui, comme un aveugle qui saisit le vent avec ses mains de peur de heurter un obstacle.

Tout à coup parvint à son oreille un souffle léger, à peine perceptible :

— Iva !...

La voix venait de derrière, de la profondeur et elle pénétrait à travers la mer des aiguilles de sapins.

C'était donc que Maritchka n'était pas là.

Il fallait revenir sur ses pas. Ivan se pressait, cognait ses genoux aux sapins, écartant les branches avec ses mains et fermant les yeux pour les protéger des aiguilles. La nuit paraissait s'accrocher à ses pieds et ne le lâchait pas et lui la traînait et la repoussait avec sa poitrine. Cela faisait longtemps qu'il errait sans trouver la clai-rière. Maintenant la terre sous ses pieds commençait à descendre vers la vallée. De grosses pierres lui barraient la route. Il les contournait, glissant chaque fois sur la mousse visqueuse, trébuchant sur les racines crochues, en se retenant à l'herbe pour ne pas tomber.

Et à nouveau, du précipice, de dessous ses pieds, lui parvint un faible appel, étouffé par la forêt :

— Iva-a !...

Il voulait répondre à la voix de Maritchka, mais il n'osa pas pour que Tchouhaïstyr ne l'entendît pas.

Maintenant il savait où la chercher. Il dirigea ses pas vers la droite et descendit. Mais là la montagne était encore plus abrupte et il paraissait étrange que Maritchka ait pu grimper jusqu'ici. Des pierres menues roulaient sous les pieds d'Ivan, tombant dans le gouffre noir avec un grognement sourd. Mais lui il connaissait bien les montagnes et savait s'accrocher au bord d'une pente escarpée pour ensuite chercher prudemment un support pour les pieds. Il devint de plus en plus difficile de descendre. Il faillit à un moment tomber, mais il s'agrippa à une avancée de rocher et resta ainsi suspendu par les mains. Il ne savait pas ce qu'il y avait au-dessous de lui, mais il sentait le froid et le souffle maléfique de l'abîme qui ouvrait vers lui sa gueule vorace.

— Iva-a !... — gémissait Maritchka quelque part de la profondeur et il y avait dans cette voix un appel plein d'amour et de souffrance.

— Je viens, Maritchka ! — répondit en son cœur Ivan qui avait peur de se faire entendre.

Il avait déjà oublié toute prudence. Il sautait de roche en roche, comme un mouflon, se blessait bras et jambes, tombait de tout son poids sur les pierres aiguës, perdait parfois pied et à travers le brouillard brûlant de son désir qui le faisait se précipiter dans la vallée, il entendait seulement la voix chère se presser vers lui :

— Iva-a !...

— Je suis ici ! — cria Ivan et il sentit soudain que l'abîme l'attirait. Il le prenait au cou, le courbait en arrière. Il saisit l'air avec ses mains, fit rouler une pierre avec son pied. Il se sentit voler vers le bas ; son corps était rempli d'une sensation de froid et de vide étrange. La lourde montagne noire étendit les ailes des sapins et en un instant, comme un oiseau, prit son essor

au-dessus de lui vers le ciel et une curiosité poignante et mortelle brûla sa conscience : contre quoi s'écraserait sa tête. Il entendit encore le craquement de ses os, une douleur cuisante et insupportable qui tordait son corps ; puis tout s'estompa dans un feu rouge dans lequel sa vie se consumma...

Le lendemain des bergers trouvèrent Ivan à peine vivant.



Avec tristesse la trembita annonça aux montagnes la mort d'Ivan.

Car la mort a ici sa voix qui se fait entendre jusque dans les villages isolés. Les chevaux martelaient avec leurs sabots les sentiers rocheux et les chaussures hout-soules crissaient dans les ténèbres nocturnes : venant de leurs habitations perdues dans les montagnes les voisins se pressaient vers les feux tardifs. Les genoux se pliaient devant le corps ; on plaçait sur la poitrine du mort des pièces de monnaie pour le passage de l'âme et on s'asseyait en silence sur les bancs. Les cheveux gris se mêlaient au feu des foulards rouges, les joues vermeilles et pleines de santé à la cire jaune des visages ridés.

Une lumière funèbre tressait le même réseau d'ombres sur le visage du mort et des vivants. Les goitres des riches femmes houtsoules tremblaient, les yeux des vieilles brillaient doucement, plein de respect devant la mort ; un calme plein de sagesse unissait la vie et la mort

et les mains, rendues rugueuses par le travail, reposaient lourdement sur les genoux.

Palahna arrangea le linceul sur le mort et ses doigts sentirent le froid du corps, tandis que l'odeur chaude et douce de la cire qui coulait des cierges faisait monter à sa gorge un sentiment de pitié.

Les trembita pleuraient sous la fenêtre.

Le visage jaune d'Ivan reposait calme sur le linceul et renfermait en lui quelque chose que lui seul connaissait ; son œil droit regardait malicieusement de dessous sa paupière légèrement soulevée le tas de pièces de cuivre sur la poitrine, les mains jointes, dans lesquelles brûlait un cierge.

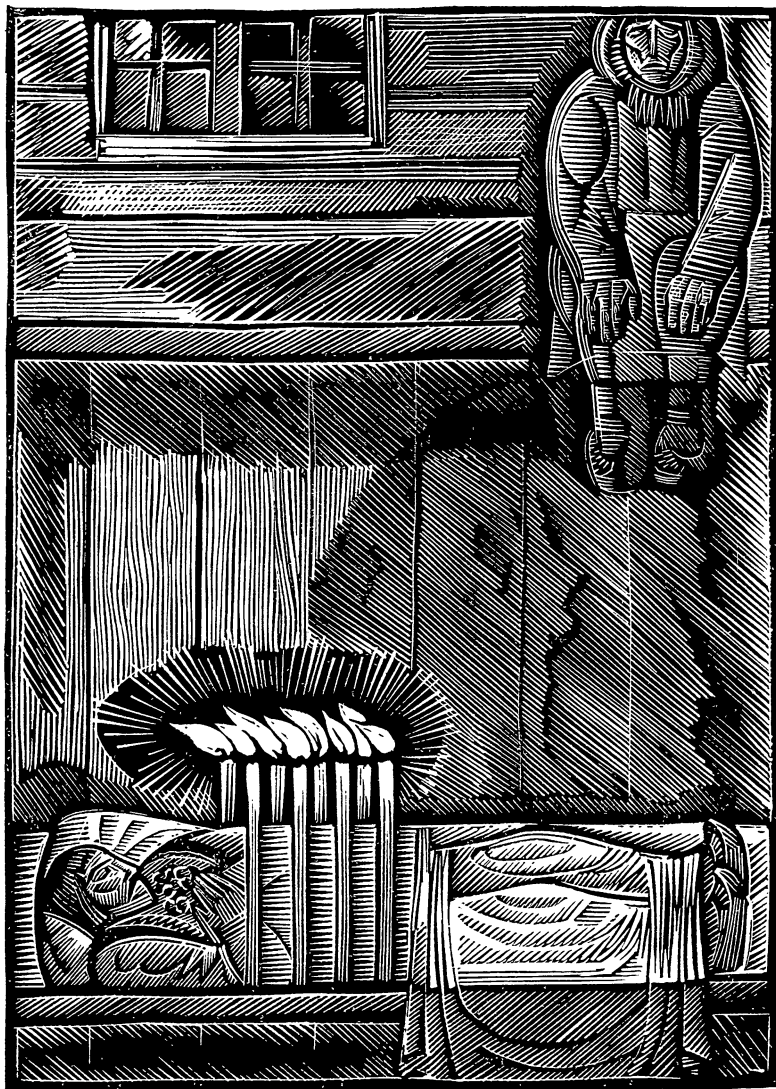
Au chevet du corps reposait, invisible, l'âme : elle n'avait pas encore osé s'envoler de la khata. Palahna se tourna vers elle, vers l'âme solitaire de son mari qui se pressait comme une orpheline contre son corps immobile.

— Pourquoi ne parles-tu pas ? Pourquoi ne me regardes-tu pas, n'enveloppes-tu pas les durillons de mes doigts ? Sur quelle route t'en vas-tu, mon époux, de quel côté me tourner pour te voir ? — se lamentait Palahna et sa grosse voix était entrecoupée de notes plaintives.

— Elle se lamente bien... — disaient les vieilles en hochant la tête et elles entendaient les soupirs d'approbation qui se perdaient dans le bruit des voix.

— Nous avons gardé ensemble les bêtes sur l'alpage... Une fois que nous faisions paître les moutons, un vent glacial souffla, comme en hiver... Il y avait un tourbillon tel que le monde n'en a jamais vu, et lui, le défunt... — ainsi parlait un Houtsoul aux voisins. Les lèvres de ceux-ci remuaient au rythme de leurs propres souvenirs, car il convenait de consoler l'âme affligée, séparée du corps.

— Tu es parti et tu m'as laissée toute seule... Avec qui vais-je à présent m'occuper de la ferme, avec qui



vais-je veiller au bétail ? — demandait Palahna à l'âme de son mari.

Par la porte ouverte de nouveaux hôtes entraient dans la khata, venant de la sombre nuit. Ils s'agenouillaient devant le corps en faisant tinter les pièces de cuivre sur la poitrine d'Ivan ; puis ils se mettaient sur les bancs pour faire place aux nouveaux arrivés.

De gros cierges brûlaient silencieusement, dégoulinant de cire comme des larmes, une flamme pâle léchait l'air renfermé ; la fumée bleue, mêlée à l'odeur fade de la cire et aux émanations des corps, restait suspendue au-dessus du brouhaha sourd dans la khata.

La pièce devint étroite. Les visages se rapprochaient, les respirations chaudes s'entremêlaient. Les fronts couverts de sueur recevaient l'éclat de la lumière funèbre qui avait embrasé les feux vacillants, au-dessus des robes ornées de métal, des gilets de peau et des sacs. La khata continuait à s'emplir de nouveaux hôtes qui déjà s'attroupaient près du seuil.

Le corps remuait. Des taches blanches, comme de la gale, le parcouraient comme des ombres à peine perceptibles.

— Mon époux bien-aimé, tu m'as abandonnée à mon malheur... — se lamentait Palahna. — Je n'ai plus personne pour me mener à la ville, ni me rapporter quelque chose, ni pour me le donner, ni pour le prendre, ni pour ramener quoi ce soit...

Derrière la fenêtre la trembita sonnait tristement, augmentant sa douleur.

Est-ce que la pauvre âme n'avait pas assez de peine ?

Cette pensée était visiblement cachée sous le poids de l'affliction accablante, car déjà un mouvement s'esquisait sur le seuil. Les pieds bougeaient encore timidement, les coudes se pressaient, par moment un banc grinçait, des voix s'élevaient et se mêlaient au brouhaha sourd de la foule. Et soudain un rire pointu de femme déchira

le voile lourd de la tristesse et le brouhaha contenu jaillit comme une flamme de dessous le chapeau de fumée.

— Hé, toi au grand nez, achète-moi un lièvre ! (17)

— lança une jeune voix de basse du milieu de la pièce et en réponse roula un rire étouffé :

— Ha-ha ! le grand nez !...

— Je ne veux pas.

L'amusement commençait.

Ceux qui étaient assis plus près de la porte tournèrent le dos au corps, prêts à participer au jeu. Un sourire joyeux détendit leurs visages, plongés une minute auparavant dans le deuil et le lièvre passait de l'un à l'autre, toujours plus avant, prenait de plus en plus d'importance et parvint même jusqu'au mort.

— Ha-ha ! Le bossu !... Ha-ha ! Le tordu !...

La lumière oscillait sous les rires et fumait.

Les uns après les autres les hôtes se levèrent de leur banc et s'en allèrent chacun dans un coin, là où l'atmosphère était gaie et intime.

Sur le visage du mort les taches augmentaient comme si des pensées l'agitaient changeant sans cesse son expression. Dans la commissure des lèvres relevées on aurait dit que s'était figée une réflexion amère : que vaut notre vie ? Un éclair dans le ciel, une fleur de cerisier...

A la porte d'entrée on s'embrassait déjà.

(17) Lors de la veillée funèbre d'un mort, après les prières, les jeunes gens se livrent à une série de jeux afin de distraire l'attention des parents du mort, de dissiper leur chagrin et aussi de retenir le plus de gens possible dans la khata pour que les proches du mort n'aient pas peur et ne s'ennuient pas. Le jeu du « lièvre » consiste à vendre un lièvre imaginaire que chaque participant refuse d'acheter en lui donnant une épithète péjorative qui est donnée ensuite à l'acheteur éventuel suivant. On ne doit pas répéter une épithète déjà donnée et celui qui est à bout d'épithètes, s'exclame : « Je n'achète pas ce lièvre parce qu'il se tortille » et il se met lui-même à se tortiller sur place jusqu'à ce qu'il tombe par terre, pour la plus grande joie de tous.

— A qui es-tu accroché ?

— A Annitchka, la brune.

Annitchka faisait semblant de résister, mais des dizaines de mains dans la foule dense l'avaient poussée hors de la foule compacte et des lèvres brûlantes l'encourageaient.

— Viens, Annitchka, viens...

Annitchka entoura le cou de celui qui était suspendu à elle et lui embrassa la bouche goulûment au milieu des cris joyeux de tous.

On avait oublié le corps. Seules trois femmes restèrent auprès de lui en regardant avec affliction de leurs yeux vitreux une mouche voler sur son visage jaune et roidi.

Les jeunes femmes s'adonnaient au jeu. Avec des yeux où la lumière de la mort n'avait pas encore réussi à s'éteindre et où l'image du défunt n'avait pas pu s'effacer, elles allaient se laisser embrasser avec plaisir, indifférentes quand leurs maris embrassaient et serraient de près les femmes des autres.

Les sons des baisers résonnaient dans la khata et se mêlaient à la lamentation de la trembita qui continuait à annoncer aux montagnes lointaines la mort d'Ivan dans la maison isolée.

Palahna ne se lamentait plus. Il était déjà tard et il fallait recevoir les invités. La gaieté continuait à s'accroître. On étouffait, les gens suaient dans leurs gilets de peau, respiraient les émanations de la sueur, la fumée fade de la cire chaude et l'odeur du cadavre qui déjà se décomposait. Tous parlaient à voix haute, comme s'ils avaient oublié pourquoi ils étaient venus, ils racontaient leurs aventures et éclataient de rire. Ils agitaient les bras, se tapaient dans le dos et faisaient des clins d'œil aux femmes.

Ceux qui n'avaient pas de place dans la khata, avaient installé un feu dans la cour et organisé leurs jeux autour

de lui. Dans l'entrée on avait éteint la lumière, les jeunes filles poussaient des cris perçants et sauvages et les garçons étouffaient de rire. L'amusement secouait les murs de la khata et les vagues des cris venaient frapper le lit tranquille du mort.

Le feu jaune des cierges s'était assombri dans l'air dense.

Même les vieux prenaient part à l'amusement général. Un rire insouciant agitait leurs cheveux gris, effaçait leurs rides et découvrait les chicots pourris de leurs dents. Ils aidaient les jeunes à saisir les femmes en étendant leurs mains tremblantes. Les colliers des jeunes femmes cliquetaient sur leur poitrine, leurs cris perçants déchiraient les oreilles, les bancs que l'on avait déplacés craquaient et allaient se heurter à la civière où gisait le mort.

— Ha, ha !... Ha, ha !... — entendait-on rouler du coin des icônes jusqu'au seuil et des rangées entières de gens se pliaient en deux sous le rire en retenant leur ventre avec leurs mains.

Au milieu des glapissements et du tohu-bohu clapotait sans cesse d'un bruit sec un « moulin » de bois (18).

— Qu'as-tu à moudre ? — criait avec insistance le meunier.

— Nous avons du maïs... — disaient les filles en se pressant vers lui pendant que des juifs se battaient entre eux après s'être collé des barbes d'étaupe.

Un essuie-main enroulé, humide et lourd, cinglait avec bruit les dos à droite et à gauche. On cherchait à l'éviter au milieu des rires et des cris, en renversant ceux

(18) Le « moulin » est aussi un jeu de veillée des morts. Un jeune homme se couche sur une chaise et frappe sur les pieds de celle-ci en imitant le bruit du moulin. Deux jeunes s'habillent en juifs et représentent des meuniers vantant leur farine, pendant que les autres jeunes gens essaient de faire tomber le « moulin » ; quand ils ont réussi, les « meuniers juifs » commencent à se disputer et à s'écharper.

qui se trouvaient sur la route, en soulevant la poussière et en empestant l'air. Le plancher de la khata était ébranlé par le poids des jeunes pieds et le corps du mort sautait sur sa civière, en agitant son visage jaune sur lequel jouait encore le sourire énigmatique de la mort.

Sur sa poitrine tintaient doucement les pièces de cuivre, lancées par les bonnes âmes pour le passage de l'âme dans l'autre monde.

Sous les fenêtres les trembita sanglotaient tristement.

Septembre 1911, Tchernihiv.

SUR LE ROCHER

AQUARELLE

De l'unique café du village tatare, la vue était belle sur la mer et les sables gris du rivage. Le bleu vif de la mer, que prolongeait à l'infini un ciel azuré pénétrait fortement par les fenêtres ouvertes et par les portes qui donnaient sur une longue véranda à colonnes. L'air étouffant de cette journée d'été prenait des teintes doucement bleutées où venaient se fondre et s'estomper les contours des montagnes du littoral.

Le vent soufflait de la mer. L'air frais, salé, attirait les clients qui, après avoir commandé un café, se pressaient auprès des fenêtres ou s'asseyaient sur la véranda. Le patron du café, un boîteux, du nom de Memet, très attentif aux désirs de ses clients, criait à son frère cadet : « Djepar... bir kavé... eki kavé » (1), il se penchait à la porte pour respirer l'air frais et humide et ôter, ne fût-ce qu'un instant, sa calotte de sa tête rasée.

Tandis que Djepar, rouge de chaleur, ravivait le feu dans la cheminée et remuait le café pour obtenir un bon « kaïmak » (2), Memet scrutait du regard la mer.

— On aura de la tempête ! — s'exclama-t-il sans se

(1) Un café... deux cafés.

(2) Ecume du café.

retourner — le vent se lève ; là-bas, on plie les voiles.

Les Tatares tournèrent la tête vers la mer.

Dans une grande chaloupe noire, qui semblait se diriger vers le rivage, on pliait en effet les voiles... Le vent les gonflait et, telles de grands oiseaux blancs, elles s'échappaient des mains des occupants de l'embarcation ; la barque se pencha et inclina son flanc sur les vagues bleues.

— Elle vient vers nous — dit Djepar — je la reconnais, c'est celle du Grec qui nous apporte le sel.

Memet aussi avait reconnu la barque. Pour lui, cela avait de l'importance car, outre le café, il tenait une petite boutique, également la seule du village, et il était boucher. Le sel lui était donc indispensable.

Lorsque la barque se fut approchée, Memet quitta le café et s'avança vers la plage. Les clients s'empresèrent de vider leurs tasses et le suivirent. Ils traversèrent une rue étroite et abrupte, contournèrent la mosquée et descendirent le sentier pierreux qui menait à la mer.

La mer, d'un bleu foncé, s'agitait ; son écume bouillonnait sur le rivage. La chaloupe dansait sur place, frappait l'eau comme un poisson qui se débat, et n'arrivait pas à atteindre le rivage. Le Grec aux moustaches grises et un jeune rameur, élané, aux longues jambes, s'épuisaient en souquant sur les rames sans parvenir à faire avancer la barque jusqu'aux sables du rivage. Le Grec jeta alors l'ancre à la mer, le rameur se déchaussa rapidement et enroula ses pantalons jaunes au-dessus de ses genoux. Du rivage, les Tatares parlaient au Grec. Les vagues bleues arrivaient en bouillonnant à leurs pieds, fondaient en bruissant sur le sable et s'enfuyaient vers la mer.

— Es-tu prêt, Ali ? cria le Grec au rameur.

En guise de réponse, Ali passa ses jambes nues hors de la barque et sauta dans l'eau. D'un geste habile,

il saisit le sac de sel que tendait le Grec, le jeta sur ses épaules et le porta au rivage.

Sa silhouette élancée, enserrée dans des pantalons jaunes et une veste bleue, son visage exhalant la santé et bronzé par le vent, le foulard rouge qui enserrait sa tête, se détachaient de façon admirable sur le fond bleu de la mer. Ali jeta sur le sable son fardeau et s'élança à nouveau vers la mer, enfonçant ses mollets roses et mouillés dans une écume légèrè et blanche comme du blanc d'œuf battu, que lavaient plus loin des vagues pures et bleues. Il courait jusqu'au Grec et était obligé de saisir le moment où la barque s'abaissait au niveau de son épaule pour s'emparer du lourd sac de sel. La barque se débattait entre les vagues et tirait sur son ancre comme un chien sur sa chaîne tandis qu'Ali courait toujours, de la barque au rivage et du rivage à la barque. Les vagues le rattrappaient et lui jetaient sous les jambes des pelotes d'écume blanche.

Parfois, Ali laissait échapper le moment propice, il s'agrippait alors au flanc de la chaloupe et remontait avec elle, comme un crabe accroché à la coque.

Les Tatares étaient de plus en plus nombreux sur le rivage. Dans le village, sur les toits plats des maisons, en dépit de la chaleur, apparaissaient des femmes tatares qui, vues de loin, ressemblaient à des fleurs disséminées sur des parterres.

La mer se faisait houleuse. Des mouettes s'élançaient des rochers isolés du rivage, frôlaient de leurs poitrines les vagues et pleuraient au-dessus de la mer assombrie, transformée. De petites vagues se rassemblaient et, tels de grands morceaux de verre aux reflets verdâtres, s'approchaient furtivement, imperceptiblement du rivage et tombaient sur le sable en s'éparpillant en flocons d'écume blanche. On entendait un bouillonnement et des bruits sourds sous la barque qui sautait et plongeait comme si, montée sur des bêtes aux cri-

nières d'écume, elle était emportée on ne sait où. L'eau, près du rivage, devenait trouble et jaune ; les vagues rejetaient du fond de la mer sur le rivage du sable et des pierres et, en se retirant, les traînaient avec un bruit tel qu'on aurait pu croire qu'il y avait là quelque monstre qui grondait et grinçait des dents. Une demi-heure plus tard, le ressac sautait déjà de l'autre côté des rochers, inondait la route qui longeait le rivage et s'approchait des sacs de sel. Les Tatares reculèrent pour ne pas mouiller leurs babouches.

— Memet !... Nourla !... aidez-nous donc, sinon le sel va être mouillé... Ali !... vient par ici — criait d'une voix éraillée le Grec.

Les Tatares se mirent en branle et, pendant que le Grec dansait avec sa barque sur les vagues, regardant la mer avec tristesse, le sel fut mis en lieu sûr.

La mer avançait toujours. Le bruit monotone et rythmé des vagues se transformait en fracas, d'abord sourd comme un souffle pénible, puis fort et bref, comme le bruit d'un canon tirant dans le lointain. Dans le ciel, les nuages se pressaient en toiles d'araignées grises. La mer, agitée, déjà trouble et sombre, sautait sur le rivage et recouvrait les rochers sur lesquels s'écoulaient ensuite des traînées d'eau sale et écumeuse.

— On aura de la tempête ! cria Memet au Grec. Tire ta barque sur la rive.

— Quoi ? que dis-tu, cria le Grec, s'efforçant de couvrir le bruit du ressac.

— La barque, sur la rive ! cria de toutes ses forces Nourla.

Le Grec, inquiet, s'affairait au milieu des embruns et du rugissement des vagues ; il se mit à dénouer la chaîne et à attacher une grosse corde. Ali se précipita vers la chaîne. Les Tatares ôtèrent leurs babouches, retroussèrent leurs pantalons et se mirent à l'aider. Alors le Grec leva l'ancre et la barque s'avança jusqu'au

rivage, soulevée par une vague sale qui inonda les Tatares de la tête aux pieds. Le groupe des Tatares, courbés et trempés, tirait en poussant de grands cris la chaloupe noire, semblable à un monstre marin ou à un énorme dauphin. Finalement, la chaloupe se coucha sur le sable. On l'attacha à un pieu. Les Tatares se secouèrent et commencèrent à peser le sel avec le Grec. Ali les aidait, mais parfois, lorsque son patron était absorbé à discuter avec les acheteurs, il regardait le village qu'il ne connaissait pas. Le soleil était déjà au-dessus des montagnes. Sur l'avancée nue et grise du rocher, s'agglutinaient de petites maisons tatares faites de pierres, aux toits plats de terre battue, superposées les unes sur les autres comme un château de cartes, sans ombre, sans porches, sans rues. Des sentiers tortueux serpentaient sur cette pente, aboutissaient sur les toits et réapparaissaient plus bas, au bas d'un escalier de pierre. Tout cela était noir et nu. Sur un toit seulement poussait, on ne sait par quel miracle, un mûrier frêle qui, vu d'en bas, semblait poser une couronne sombre sur l'azur du ciel.

Au loin, derrière le village, on découvrait par contre un monde enchanteur. Dans des vallées profondes, emplies d'une brume bleutée, verdoyaient des vignes, se serraient des masses de pierres que le soleil du soir colorait en rose ou sur lesquelles se détachaient en bleu d'épaisses forêts de sapins. Les montagnes dénudées et rondes, comme des tentes géantes, projetaient leur ombre noire et les pics éloignés, d'un bleu-gris, semblaient être les créneaux de nuages immobiles. Le soleil par moments envoyait de derrière les nuages, dans la brume, vers le fond de la vallée, des faisceaux de fils d'or obliques qui coupaient les rochers roses, les forêts bleues, les lourdes tentes noires et allumaient des feux sur les pics pointus.

Comparé à ce spectacle féerique, le village tatar semblait n'être qu'un amoncellement de pierres désert,

que seules animaient des jeunes filles élancées qui, en file, revenaient de la fontaine portant de grandes cruches sur l'épaule.

A l'extrémité du village, dans une vallée profonde, un ruisseau courait parmi les noyers. Le ressac de la mer avait arrêté son cours et l'eau se répandait entre les arbres, reflétant leur feuillage, les amples vêtements écarlates des femmes tatares et les corps nus des enfants.

— Ali ! cria le Grec — aide-nous à verser le sel.

Ali l'entendit à peine tant était fort le rugissement de la mer. Un nuage salé, formé de fines gouttelettes, était suspendu au-dessus du rivage. La mer, trouble, était maintenant déchaînée, les vagues s'étaient transformées en lames. Elles se dressaient sur la mer, hautes, furieuses, frangées de crêtes blanches d'où se détachaient et s'envolaient en craquant de longs paquets d'écume. Les lames battaient sans arrêt le rivage, emportaient sous elles les vagues de retour, sautaient au-dessus d'elles et inondaient le rivage en rejetant un sable gris et fin. L'eau était partout, inondait tout, remplissait tous les trous du rivage.

Soudain, les Tatares entendirent un craquement et sentirent que l'eau pénétrait dans leurs babouches : une grosse vague avait soulevé la barque et l'avait jetée sur le pieu. Le Grec se précipita en courant et poussa un cri : il y avait une brèche dans la barque. Il criait de douleur, jurait, pleurait — mais le bruit de la mer recouvrait ses lamentations. Il fallut tirer la barque plus loin et l'attacher à nouveau. Le Grec était si abattu qu'en dépit de la nuit qui tombait et des appels de Memet qui l'invitait à venir au café, il n'alla pas au village et resta sur le rivage. Tels des spectres, Ali et lui erraient parmi les embruns, le fracas coléreux et l'odeur forte de la mer qui les pénétrait. La lune s'était levée depuis longtemps et elle sautait d'un nuage à l'autre ; sous sa lumière, la côte, blanche d'écume, semblait couverte

d'une neige duveteuse. Finalement, Ali séduit par les lumières du village, persuada le Grec d'aller au café.

.. ..

Le Grec transportait le sel dans les villages côtiers de la Crimée une fois par an, et habituellement à crédit. Le lendemain, pour ne pas perdre de temps, il dit à Ali de réparer la barque et il partit, empruntant un chemin de montagne, recueillir dans les villages l'argent qu'on lui devait — le sentier longeant la côte était inondé et, du côté de la mer, le village était coupé du monde.

A partir de midi les vagues commencèrent à baisser et Ali se mit au travail. Le vent agitant le foulard rouge que portait sur la tête le rameur affairé auprès de la barque et qui chantait à mi-voix une chanson monotone comme le ressac de la mer. A l'heure voulue, en bon musulman, il étendit sur le sable son foulard et se mit à genoux, dans une pieuse sérénité. Le soir, selon son habitude, il alluma un feu près de la mer pour se faire du pilaf avec le riz mouillé qui restait dans la chaloupe et il s'apprêtait à passer la nuit auprès d'elle lorsque Memet l'appela au café. Là, une fois par an seulement, lorsqu'arrivaient les acheteurs de raisin, il était difficile de trouver de la place, mais ce n'était pas le cas ce jour-là.

Le café était calme. Djepar somnolait à côté du poêle aux parois duquel était accrochée la vaisselle brillante tandis qu'à l'intérieur sommeillait et se consumait le feu. Lorsque Memet réveillait son frère en criant : « le café », Djepar sursautait, se levait d'un bond et faisait marcher le soufflet pour attiser la flamme. Dans le poêle, le feu grinçait des dents, jetait des étincelles et projetait des reflets brillants sur la vaisselle de cuivre

tandis que dans la maison se répandait l'odeur appétissante du café frais. Au plafond, les mouches bourdonnaient. Autour des tables, sur de larges bancs recouverts de tissu rouge, des Tatares étaient assis ; là, ils jouaient aux dés ; là-bas, aux cartes, et partout s'alignaient de petites tasses de café noir. Le café était le cœur du village, l'endroit vers lequel convergeaient tous les intérêts de la population, tout ce qui faisait vivre les gens du rocher. C'était là que siégeaient les clients les plus importants : le vieux et sévère moulla Assan, portant un turban et un long vêtement ample qui pendait comme un sac sur son corps osseux et raide. Il avait un air sombre et était têtu comme un âne, aussi, tous l'entouraient de respect. Il y avait aussi Nourla « l'effendi » (1), homme riche qui possédait une vache rousse, une charrette d'osier tressé et une paire de bœufs ; il y avait encore le « iouzbach » (2), homme aisé, propriétaire de l'unique cheval du village. Ils étaient tous parents, de même que les autres habitants de ce petit village perdu, ce qui ne les empêchait pas d'être partagés en deux clans ennemis. La cause de leur discorde était la petite source, qui jaillissait d'un rocher et s'écoulaient en un mince ruisseau juste au milieu du village, entre les jardins des Tatares. C'était cette eau qui donnait la vie à tout ce qui poussait sur le rocher et, lorsqu'une moitié du village la faisait passer dans ses jardinets, l'autre moitié en avait gros sur le cœur de voir le soleil flétrir ses oignons. Les deux personnages les plus riches et les plus influents du village avaient leur jardin de part et d'autre du ruisseau : Nourla, à droite, l'iouzbach, à gauche. Et quand ce dernier faisait passer l'eau sur sa terre, Nourla endiguait le ruisseau en amont, le faisait passer chez lui et déversait l'eau dans son jardin. Cela mettait en colère les habitants de la rive gauche qui, oubliant leurs liens de

(1) Appellation respectueuse, Monsieur.

(2) « Capitaine ».

parenté, défendaient le droit à la vie de leurs oignons. On en venait aux mains. Nourla et l'iouzbach se trouvaient donc à la tête de deux clans ennemis, mais celui du iouzbach l'emportait en quelque sorte, car il avait pour lui le moulla Assan. Cette hostilité se faisait sentir également au café : lorsque les partisans de Nourla jouaient aux dés, ceux du iouzbach les regardaient avec mépris et se mettaient à jouer aux cartes. Ces ennemis ne s'accordaient que sur un point : tous buvaient du café. Memet, qui n'avait pas de jardin et qui, en tant que commerçant, se tenait au-dessus des querelles de parti, boitillait sans arrêt sur ses jambes torses, allant de Nourla au iouzbach, les faisant taire et les calmant. Son visage lisse et sa tête rasée reluisaient comme ceux d'un mouton écorché et dans ses yeux rusés et toujours rouges errait une petite flamme inquiète. Il était toujours préoccupé par quelque chose, réfléchissant sans cesse, se souvenait, comptait, courait tantôt à l'épicerie, tantôt à la cave et revenait à ses clients. Parfois, il se précipitait hors du café, levait la tête vers le toit plat et appelait :

— Fatma !...

Alors, du toit de la maison, qui s'élevait au-dessus du café, se détachait telle une ombre, enroulée dans une couverture, une femme qui traversait sans bruit le toit jusqu'au bord.

Il lui jetait des sacs vides ou lui donnait des ordres d'une voix grinçante et brusque, en quelques mots, d'un ton autoritaire, comme un patron qui s'adresse à une servante, et l'ombre disparaissait aussi discrètement qu'elle était apparue.

Ali l'avait aperçue une fois. Il se tenait auprès du café et regardait des babouches jaunes qui avançaient sur les marches de pierre reliant la maison de Memet à la terre, puis il avait vu un voile vert clair, qui tombait en plis jusqu'aux pantalons rouges et bouffants d'une silhouette élancée. Elle descendait silencieusement, len-

tement, portant d'une main une cruche vide, de l'autre soutenant son voile noir pour que l'étranger ne puisse voir que ses grands yeux noirs, allongés, expressifs comme ceux d'une biche.

Elle avait posé son regard sur Ali puis baissé les paupières et continué son chemin, sans bruit, tranquillement, telle une prêtresse égyptienne.

Il avait alors semblé à Ali que ces yeux s'étaient enfoncés dans son cœur et qu'il les emportait avec lui.

Au bord de la mer, réparant sa barque et chantant à mi-voix des chansons monotones, il voyait ces yeux-là. Il les voyait partout : dans les vagues transparentes et sonores comme le verre, dans les rochers brûlants qui brillaient au soleil. Ces yeux le fixaient même du fond de sa tasse de café noir. Il regardait maintenant plus souvent en direction du village et il voyait sur le toit du café, sous un arbre isolé, la silhouette indistincte d'une femme tournée vers la mer.

.. ..

Dans le village, on s'était habitué à Ali. Les jeunes filles, en revenant de la fontaine, découvraient leur visage comme par inadvertance lorsqu'elles rencontraient le beau Turc, puis, rougissantes, pressaient le pas et chuchotaient entre elles. La gaieté de son caractère plaisait aux jeunes gens. Par les soirs d'été, si doux et si frais, quand les étoiles étaient suspendues au-dessus de la Terre et la Lune au-dessus de la mer, Ali sortait sa flûte, apportée de Smyrne, s'installait près du café ou ailleurs, et conversait avec son pays natal à l'aide de sons tristes qui déchiraient le cœur. La flûte attirait les jeunes gens. Ils comprenaient la chanson de l'Orient et bientôt, dans l'ombre tissée de lumière bleue des habi-

tations de pierre, une ambiance était créée ; la flûte répétait la même et unique mélodie, monotone, indistincte, interminable, comme la chanson du grillon ; l'âme s'emplissait de nostalgie, le cœur se serrait et les Tatares, subjugués par la mélodie, reprenaient en cadence la chanson.

— O-lia-lia... O-na-na...

D'un côté, dormait le monde mystérieux des immenses montagnes noires, de l'autre s'étendait la mer, calme, qui soupirait à travers son sommeil comme un petit enfant et tremblait sous la lune comme une route d'or...

— O-lia-lia... O-na-na...

Ceux qui regardaient d'en haut, de leurs nids de pierres, voyaient par moments un bras tendu passer au milieu d'un rayon de lune, ou les épaules tremblantes d'un danseur, et écoutaient le refrain monotone, lancinant, qui accompagnait la flûte.

Fatma, elle aussi, écoutait.

Elle venait de la montagne. D'un village éloigné où vivaient d'autres gens, des gens différents, où l'on avait d'autres coutumes, où étaient restées ses amies. Là-bas, il n'y avait pas la mer. Un jour, le boucher était venu, il avait donné à son père plus d'argent que ne pouvait en donner aucun des jeunes gens du village et il l'avait emmenée avec lui. Il était répugnant, désagréable, étranger, comme tous les habitants d'ici, comme tout ce pays même. Ici, elle n'avait ni famille, ni amies, ni personne à qui se confier ; c'était le bout du monde d'où ne partait même aucune route.

— O-lia-lia... O-na-na...

Il n'y avait même pas de route, car dès que la mer se fâchait, elle recouvrait l'unique sentier que se trouvait près de la côte. Ici, il n'y avait que la mer, la mer partout. Le matin, sa couleur bleue était éblouissante, le jour elle roulait des vagues vertes, la nuit elle res-

pirait comme un malade... Quand il faisait beau, elle irritait par sa tranquillité ; quand le temps était mauvais, elle crachait sur le rivage, s'agitait dans tous les sens, rugissait comme une bête et empêchait de dormir... son odeur pénétrante, qui donnait la nausée, s'infiltrait jusqu'à l'intérieur de la maison... Impossible de s'enfuir, de se cacher, la mer était partout, la regardait... Par instants, elle s'agitait, se couvrait d'une brume blanche comme la neige des montagnes, on avait alors l'impression qu'elle n'était plus là, qu'elle avait disparu, mais sous cette brume elle s'agitait, soupirait, semblait dire : vous allez voir, maintenant !

— Hou-hou-o... Hou-hou-o... Hou-hou-o...

— O-lia-lia... O-na-na...

La mer s'agitait sous la brume comme un enfant qui s'agite dans ses langes et les arrache... De longs morceaux de brume, déchirés, s'élevaient, s'accrochaient à la mosquée, enveloppaient le village, s'infiltraient dans les maisons, oppressaient les poitrines ; on ne voyait même pas le soleil... Et voilà que maintenant... Voilà qu'à présent...

Elle sortait souvent sur le toit du café, s'appuyait contre un arbre et regardait la mer... Non, ce n'était pas la mer qu'elle cherchait. Elle suivait du regard le foulard rouge que l'étranger portait sur sa tête, comme si elle espérait apercevoir ses yeux, grands, noirs, brûlants, tels qu'elle les voyait en rêve... Là-bas, sur le sable près de la mer, avait commencé à fleurir sa plante préférée : le crocus des montagnes...

— O-lia-lia... O-na-na...

Les étoiles étaient suspendues au-dessus de la Terre, la Lune, au-dessus de la mer.

— Tu viens de loin ?

.. .. .

Ali tressaillit. La voix venait d'en haut, du toit, il leva les yeux. Fatma se tenait sous l'arbre dont l'ombre couvrait Ali. Il rougit et dit en bégayant :

— De... e... Smyrne... Loin d'ici...

— Je viens de la montagne.

Un silence.

Le sang affluait à ses tempes, par vagues successives, tandis que la Tatare tenait ses yeux prisonniers et ne les laissait pas s'échapper des siens.

— Pourquoi est-tu venu ici ? Tu étais triste là-bas ?

— Je suis pauvre, je n'ai rien à moi : pas une petite étoile dans le ciel, ni un brin d'herbe sur terre... Je dois gagner ma vie...

— Je t'ai entendu jouer.

Un silence.

— C'était gai... Chez nous aussi, dans les montagnes, c'était gai... Il y avait de la musique, les jeunes filles riaient... Chez nous, il n'y a pas la mer... Et chez vous ?

— Près de chez nous, non...

— Il n'y en a pas ? Et quand tu es chez toi, tu ne l'entends pas respirer ?

— Non. Chez nous, à la place de la mer, nous avons le sable... Le vent porte un sable brûlant et forme des collines qui ressemblent à des dos de chameaux... Chez nous...

— Chut !...

Elle montra de sous son voile son visage blanc et soigné et posa sur ses lèvres pleines et roses un doigt à l'ongle verni.

Alentour, il n'y avait personne. La mer bleue, tel un deuxième ciel, les regardait et seule une silhouette de femme se glissa près de la mosquée.

— Tu n'a pas peur, patronne, de parler avec moi ? Que ferait Memet, s'il nous voyait ?

— Ce qu'il voudrait...

- Il pourrait nous égorger, s'il nous voyait...
- Il le pourrait...

.. .. .

Le soleil ne s'était pas encore montré mais déjà les pics de l'Yaïla se teintaient de rose. Les sombres rochers se détachaient tristement, tandis que la mer s'étendait en bas, sous le voile gris du sommeil. Nourla descendait du Yaïla en courant presque derrière ses buffles. Il était si pressé qu'il ne remarquait même pas l'herbe fraîche s'échapper de la charrette, glisser sur le dos des buffles et s'éparpiller sur la route à chaque fois qu'une des hautes roues, heurtant une pierre, faisait sursauter dans sa course la charrette tressée. Les buffles noirs, trapus, remuant leurs bosses poilues et leurs têtes à large front entrèrent dans le village et prirent la direction de leur maison, mais Nourla se ressaisit, les fit tourner d'un autre côté et s'arrêta juste devant le café.

— Memet, où est Ali ? lui demanda Nourla.

Memet, l'air endormi, sauta sur ses pieds et se frotta les yeux.

— Ali... Ali... quelque part ici... et il promena son regard sur les bancs vides.

— Où est Fatma ?

— Fatma ?... Fatma dort...

— Ils sont dans la montagne !

Memet regarda Nourla, les yeux écarquillés, traversa tranquillement le café et regarda dehors. Sur la route, se tenaient les buffles couverts d'herbe et le premier rayon du soleil se posait sur la mer.

Memet revint auprès de Nourla.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu es fou... Je te dis que ta femme s'est enfuie

avec le rameur... je les ai vus dans la montagne en revenant de l'Yaïla.

Memet leva les yeux. Après avoir écouté Nourla, il le repoussa, bondit hors de la maison et, se dandinant sur ses jambes torses, grimpa les escaliers.

Il fit le tour de toutes les pièces puis bondit sur le toit du café — il était comme fou.

— Osman ! — cria-t-il d'une voix éraillée en plaçant ses mains en cornet autour de sa bouche — Sali ! Djepar !... Bekir ! Venez donc ! — Il se tournait de tous côtés et appelait comme s'il y avait le feu : Ousseïn !... Moustafa !

Les Tatares se réveillaient et apparaissaient sur les toits plats. Pendant ce temps, Nourla l'aidait en bas :

— Assan !... Mamout !... Zekeria ! — appelait-il en forçant la voix.

Ces appels volaient au-dessus du village, montaient jusqu'aux maisons de la ville haute, puis dégringolaient, sautaient de toit en toit et rassemblaient les gens. Des fez rouges apparaissaient partout le long des sentiers abrupts et tortueux et convergeaient vers le café.

Nourla expliquait ce qui s'était passé.

Memet, rouge et hors de lui, promenait sans mot dire des yeux hagards sur la foule. Finalement, il courut jusqu'au bord du toit et sauta en bas, agile et leste comme un chat.

Les Tatares parlaient bruyamment. Le sentiment de l'offense soudait maintenant tous ces gens unis par les liens du sang et qui, hier encore, se seraient brisés la tête pour une question d'eau. C'était non seulement l'honneur de Memet qui était en cause, mais celui de tout le clan. A cause d'un quelconque rameur, miséreux, répugnant, un domestique, un vagabond... On n'avait jamais vu ça. Et lorsque Memet sortit de sa maison en tenant le long couteau avec lequel il égorgeait les mou-

tons, le fit briller au soleil et le mit à sa ceinture l'air décidé, le clan était prêt.

— Conduis-nous !

Nourla se mit en marche, derrière lui venait le boucher, boitant de sa jambe droite, puis la longue file des parents indignés et résolus.

Le soleil avait fait son apparition et chauffait les rochers. Les Tatares montaient un sentier qu'ils connaissaient bien, en file, comme une colonne de fourmis. Ceux qui étaient devant se taisaient, seuls ceux qui se trouvaient derrière échangeaient entre eux quelques mots. Nourla avançait tel un chien courant qui flaire déjà sa proie, Memet, rouge et sombre, boitait de plus en plus. Bien qu'il fut encore tôt, les masses grises des rochers étaient déjà très chaudes, comme la grille d'un poêle. Sur leurs flancs nus, tantôt arrondis comme des coupoles géantes, tantôt pointus comme la crête des vagues en furie, l'euphorbe vénéneux étendait ses feuilles charnues, et plus bas, vers la mer, le caprier vert vif serpentait parmi les masses bleuâtres des pierres. Le petit sentier, étroit, à peine visible, semblable à la piste d'un animal sauvage, disparaissait par moments au milieu d'un désert de pierres, ou bien se cachait sous l'avancée d'un rocher. Là, il faisait frais et humide et les Tatares soulevaient leurs fez pour rafraîchir leurs têtes rasées. Puis il fallait de nouveau rentrer dans la fournaise, torride, étouffante, inondée d'un soleil aveuglant. Ils continuaient à gravir la montagne, avançant un peu le torse, se balançant légèrement sur leurs jambes arquées, contournant les précipices étroits et noirs, heurtant de l'épaule les crêtes des rochers et posant leurs pieds au bord des gouffres avec la sûreté des mulets. Plus ils avançaient, plus ils avaient de peine à contourner les obstacles, plus ils étaient brûlés en haut par le soleil, en-dessous par les pierres, et plus il y avait d'acharnement sur leurs visages rouges et obstinés, de fureur dans leurs yeux

exorbités. Le souffle de ces rochers sauvages et stériles, dénudés, qui mouraient la nuit pour devenir le jour aussi chauds que des êtres vivants, pénétrait l'âme de ces hommes offensés qui allaient défendre leur honneur et leur droit contre l'Yaïla austère et inébranlable. Ils se hâtaient. Ils devaient capturer les fuyards avant qu'ils n'atteignent le petit village voisin de Souak et ne s'enfuient par la mer. Il est vrai qu'Ali et Fatma étaient des étrangers, qu'ils ne connaissaient pas les sentiers et qu'il leur était facile de s'égarer dans ce labyrinthe ; c'est sur cela que comptaient les poursuivants. Pourtant, bien que Souak ne fut plus très loin, on ne voyait personne nulle part. L'air était étouffant car le vent humide de la mer, auquel ils étaient habitués sur le rivage, n'arrivait pas jusqu'à eux. Lorsqu'ils descendaient dans un ravin ou escaladaient une pente, de toutes petites pierres coupantes s'éparpillaient sous leurs pieds. Ils se sentaient irrités, eux qui étaient décidés, fatigués et audacieux, car ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient alors qu'un travail quelconque attendait chacun au village. Les derniers firent une petite pause. Quant à Memet, il avançait toujours, un voile sur les yeux, agitant la tête comme un bouc furieux et, boitant, s'élevant et redescendant comme une vague. Ils commencèrent à perdre espoir. Nourla avait pris du retard, c'était évident. Ils avançaient pourtant encore. A plusieurs reprises déjà, là-bas, le sable gris de la rive abrupte de Souak avait brillé, puis disparu.

Soudain, Zikeria, un des premiers, poussa un cri et s'arrêta. Tous se tournèrent vers lui ; sans dire un mot, il étendit le bras en avant, indiquant une corne rocheuse qui s'avancait vers la mer. Là-bas, derrière ce rocher, on vit passer le temps d'une seconde un foulard rouge. Leur cœur se mit à battre, la même idée leur était venue, s'ils arrivaient à pousser Ali sur cette corne, on pourrait le prendre très facilement. Nourla avait

déjà un plan : il posa un doigt sur sa bouche, les fit taire, les sépara en trois groupes qui devaient entourer la corne sur trois côtés, sur le quatrième, le rocher tombait à pic dans la mer. Tous redoublèrent de précautions, comme à la chasse, seul Memet bouillonnait et fonçait en avant, transperçant le rocher d'un regard avide. Tout à coup, on vit apparaître de derrière le rocher un petit morceau de voile, suivi de la silhouette élancée du rameur qui semblait jaillir de la pierre. Fatma marchait devant, verte comme les premières feuilles d'un buisson de printemps, tandis qu'Ali, sur ses longues jambes étroitement enserrées dans un pantalon noir, avec sa veste bleue et son foulard rouge, grand et souple comme un jeune cyprès, se détachait comme un géant sur le fond du ciel. Lorsqu'ils parvinrent au sommet du rocher, une bande d'oiseaux s'envola et couvrit le bleu de la mer du treillis frémissant de ses ailes.

Ali, selon toute évidence, s'était perdu et demandait conseil à Fatma. Ils regardaient avec inquiétude la pente escarpée derrière eux et cherchaient un sentier. Au loin, on apercevait la baie tranquille de Souak.

Soudain Fatma prit peur et poussa un cri. Son voile glissa de sa tête et tomba sur le sol tandis qu'elle fixait avec terreur les yeux injectés de sang qui la regardaient, juste derrière le rocher. Ali tourna la tête et au même instant Zekeria, Djepar et Moustafa, tous ceux qui l'avaient écouté jouer de la flûte et avaient bu le café avec lui, grimpèrent sur le rocher, s'accrochant des pieds et des mains aux pierres pointues. Ils avaient cessé de se taire, de leurs poitrines, en même temps que leur respiration brûlante, s'échappaient toutes sortes d'imprécations destinées aux fuyards. Aucune fuite n'était possible. Ali se redressa, se cala les pieds sur les pierres, posa sa main sur son court couteau et attendit. Son

beau visage pâle et fier, reflétait la bravoure d'un jeune aigle.

Pendant ce temps, derrière lui, sur la pente abrupte, Fatma se débattait telle une mouette... D'un côté, il y avait la mer détestée, de l'autre, le boucher, encore plus haïssable. Elle voyait ses yeux hébétés, sa bouche bleue méchante, sa jambe courte et le couteau aiguisé qui servait à égorger les moutons... Son âme s'envola par-delà les montagnes. Elle revit son village natal ; on lui avait bandé les yeux, la musique jouait et le boucher l'emmenait vers la mer comme une petite brebis pour l'égorger. Elle se voila les yeux d'un geste désespéré et perdit l'équilibre... son vêtement jaune, décoré de demi-lunes, se pencha au-dessus du rocher et disparut parmi les cris des mouettes effrayées.

Les Tatares prirent peur : cette mort simple et inattendue les éloigna d'Ali qui n'avait pas vu ce qui s'était passé derrière lui. Comme un loup, il regardait autour de lui, s'étonnant de leur attente. Avaient-ils peur ? Il voyait devant lui des yeux sauvages qui brillaient, des visages rouges et enragés, des narines frémissantes, des dents blanches, et soudain cette vague de fureur déferla sur lui comme le ressac sur la mer. Ali se défendit. Il transperça la main de Nourla et, en tombant, il vit Memet lever son couteau au-dessus de lui et le lui enfoncer entre les côtes. Memet frappait avec la rage de celui qui est mortellement offensé et avec l'indifférence d'un boucher, pourtant, la poitrine d'Ali avait cessé de se soulever depuis longtemps et son visage avait trouvé la tranquillité.

L'affaire était terminée, l'honneur du clan était lavé de la honte. Sur le rocher, à leurs pieds, gisait le corps du rameur et, à côté de lui, le voile piétiné et déchiré.

Memet était ivre. Il titubait sur ses jambes torses et agitait les bras en gestes insensés et inutiles. Ayant écarté les curieux qui se pressaient autour du cadavre,

il saisit Ali par un pied et commença à le traîner. Tous le suivirent. Ils repassèrent par les mêmes sentiers, descendant et escaladant les pentes, tandis que la belle tête d'Ali, au visage d'Animède, heurtait les pierres coupantes et se couvrait de sang. Par instants, elle se heurtait aux inégalités du sol et l'on avait l'impression qu'Ali marquait son approbation et disait : « oui... oui... ».

Les Tatares le suivaient en criant des injures.

Lorsque la procession entra finalement dans le village, tous les toits plats se couvrirent de groupes bigarrés de femmes et d'enfants et ressemblèrent aux jardins de Sémiramis.

Des centaines d'yeux curieux accompagnèrent le cortège jusqu'à la mer. Là, sur le sable blanc, sous le soleil de midi, se trouvait la chaloupe noire, légèrement penchée, telle un dauphin au flanc éventré rejeté par la mer au cours d'une tempête. Les vagues d'un bleu tendre, pures et chaudes comme la poitrine d'une jeune fille, jetaient sur le rivage une fine dentelle d'écume. La mer et le soleil se fondaient en un joyeux sourire, qui portait très loin, au-delà des habitations tatares, au-delà des jardinets, des forêts noires, jusqu'aux masses grises et brûlantes du Yaïla.

Tout souriait.

Sans un mot, sans se concerter, les Tatares soulevèrent le corps d'Ali, le mirent dans la barque et, accompagnés par les cris alarmés des femmes qui parvenaient des toits plats du village tels les cris des mouettes effrayées, ils poussèrent ensemble la barque à la mer.

La barque glissa avec un bruissement sur les pierres, une vague s'éleva, la chaloupe se mit à osciller puis s'arrêta.

Elle était immobile tandis que les vagues s'agitaient autour d'elle, frappaient ses flancs, les éclaboussant d'écume puis, finalement, imperceptiblement, l'entraînèrent vers la mer.

Ali voguait au-devant de Fatma.

SOMMAIRE

Mykhailo Kotsioubynsky	5
Ombres des ancêtres oubliés	11
Sur le rocher	101

